

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1853.

(Huitième et dernier article.)

DÉTAIL PAR NATIONS.

(Suite.)

Suisse. — L'horlogerie tient naturellement le haut bout dans l'exposition helvétique. A côté des montres *bassinoires* destinées à l'empereur de Chine et à ses mandarins de première classe, on voit des montres mignonnes, guillochées, ciselées, qui n'ont pas le diamètre d'une de nos pièces d'un franc ; les dernières sont de Genève, les premières de Neufchâtel. La broderie vient ensuite, et l'une des vitrines de la Suisse a pour gracieux rempart une circonvallation de fins canevases chargés de capricieuses arabesques ; puis, la rubanerie et puis des soieries qui ne sont pas de luxe, mais ont le grand mérite d'être des plus économiques. Voici de beaux stores fabriqués dans le sein des familles, durant cette glaciale et morte saison qui est si longue sur les Alpes : charmante industrie et charmants produits ! Puis, ce sont les articles nombreux faits de cette paille à laquelle la main industrieuse et adroite du montagnard sait donner tant de formes élégantes et diverses. A côté, voici la carabine nationale et vingt autres produits moins spéciaux, car la Suisse fournit presque de tout, et il est admirable qu'un si petit pays, et si âpre et si peu favorisé de la nature, si ce n'est par la beauté des sites, ait une industrie si grande, si prospère et même, pourrait-on dire, si universelle. Cela prouve la vérité de l'axiome du fabuliste :

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.

Bade. — Ce petit État, qui a l'étendue et la population de trois départements français, mais qui est très-favorisé de la nature et très-industrieux, a une exposition tout à fait distincte et relativement importante. Les produits principaux qu'il a envoyés sont des minerais de plomb et de cuivre d'une qualité remarquable, du chanvre, du tabac, d'excellent houblon, les beaux bois de la forêt Noire, l'horlogerie si florissante (horlogerie en bois) de cette même forêt, beaucoup moins noire et moins sinistre de près que de loin ; le fameux kirschenwasser de ladite ; les non moins fameux vins du Rhin ; et, dans l'industrie des tissus, des velours de coton remarquables pour le goût excellent qui a présidé à l'assortiment des couleurs. Citons encore une multitude d'échantillons de ces eaux minérales si libéralement réparties à l'Allemagne rhénane, et dont

les propriétés curatives ne sont pas, avec l'agrément des sites où elles sourdent, l'un des moindres éléments de sa fortune.

Etats-Sardes. — Le lion de l'exposition piémontaise est le métier à la Jacquart mû par l'électricité, et dû au chevalier Bonelli, l'un des plus grands ingénieurs contemporains de cette Italie qui, toute frivole qu'on la dit, s'est toujours distinguée dans les choses sérieuses, et a donné notamment aux sciences physiques trois de leurs plus grands promoteurs, Torricelli, Galvani, et Volta. C'est dire que le Piémont s'adonne au tissage de la soie ; et en effet, ayant chez lui cette matière première de superbe qualité, comme on en peut juger à l'Exposition, il serait ingénu à lui de n'en point tirer parti. Il n'a garde de commettre cette faute, et les beaux velours de Gênes, qu'on voit exposés, ne restent point au-dessous de leur réputation si anciennement acquise.

Toscane. — Le produit qui intéresse le plus spécialement nos lectrices dans l'Exposition du grand-duché de Toscane est certainement cette élégante et luxueuse coiffure qu'on nomme *les chapeaux de paille d'Italie*. C'est une spécialité toute florentine. Rien de plus beau que les spécimens de cette précieuse paille envoyés au Palais de l'Industrie.

L'agriculture est représentée par les vins, les huiles d'olive et de lentisque les laines, la soie, la cire, les crins, les alcools de toutes provenances et notamment d'asphodèle, plante élégante et élancée, je ne sais pourquoi emblème de deuil, qui croit beaucoup en Algérie comme en Toscane, et dont tout récemment on a découvert l'art d'extraire un bon spiritueux.

On remarque de superbes faïences reproduites des anciennes *faenze* italiennes ; des marqueteries d'un grand goût, de belles sculptures sur bois, des bronzes d'art qui peuvent le disputer aux nôtres, et enfin de très-admirables mosaïques en pierres dures qui restent peu au-dessous du travail des anciens, et prouvent combien le genre artistique reste, malgré tout, vivace en Italie, et notamment dans la patrie des Médicis, de Dante et de Michel-Ange.

Un beau casque en fer repoussé tout d'une pièce est à la fois une des curiosités et un des principaux objets d'art de cette exposition recommandable.

Etats romains. — Ce sont aussi les mosaïques qui, avec les pierres dures taillées en camées, et valant

pour le moins l'antique, constituent le principal intérêt de l'exposition romaine, où l'industrie proprement dite a peu de part. Un magnifique tableau-mosaïque, représentant le Forum, est du prix de 25,000 francs. Une Vénus de Milo, reproduite en pierres fines, n'en vaut pas moins de 6,000. Il y a aussi de la belle marqueterie, de beaux marbres sculptés, une reproduction en bronze de la colonne Trajane, etc., tous objets plutôt artistiques qu'industriels. On aime à voir la ville éternelle suivre, quoique de bien loin, ses antiques et illustres traditions.

Les Deux-Siciles et autres États d'Italie ont fait complètement défaut à l'Exposition universelle.

Espagne. — L'état rudimentaire et encore si inculte de ce beau pays se manifeste tout de suite, à l'Exposition, par l'absence complète de ces machines qui sont comme l'âme de l'industrie. Tout ce qui nécessite de la science mécanique ou une main-d'œuvre un peu compliquée doit être tiré, par l'Espagne, des pays étrangers. Cependant la nature l'a richement douée, sa minéralogie notamment est des plus opulentes, et atteste la richesse d'un pays pour lequel le ciel a tant fait et qui fait si peu pour lui-même.

Les industries d'art et de goût sont plus avancées que les autres chez ce peuple poète et impressionnable. Son instinct guerrier s'y révèle aussi par la fabrication d'armes de luxe, sabres, fusils, pistolets, d'un travail étonnant de damasquinerie et de ciselure, et dont à peine on trouverait les pareilles dans les pays du monde, ceux d'Orient, où ce luxe est porté le plus loin. On admire surtout en ce genre la belle paire de pistolets destinée au maréchal Narvaëz. Si le temps des *bonnes lames de Tolède* est passé, le fer dont on les fabriquait a toujours sa solidité et sa malléabilité dont on pourrait tirer cent partis, faire cent emplois plus pacifiques et plus utiles. Le cuir de Cordoue, le maroquin de Madrid, conservent leur grande renommée.

En fait de tissus, et bien qu'une partie de l'Espagne, et la plus manufacturière, n'ait pas répondu à l'appel de la France, on voit des soieries très-remarquables, de beaux crêpes de Chine brodés, et enfin une production toute spéciale et toute nécessaire à la pittoresque Péninsule, les blondes et les dentelles destinées à garnir en volants le satin des robes. De bons draps, à bon marché, et des cotons imprimés sans caractère spécial, et tels qu'on en voit partout, complètent cette partie de l'exposition espagnole, en somme fort inférieure à ce qu'elle devrait et pourrait être, et que sauvent le goût et l'art de certains fabricants. Mais l'art est une fleur, et il faut une tige pour la supporter. C'est cette tige qui manque encore à l'Espagne.

Portugal. — L'exposition portugaise est, relativement, plus remarquable que celle de l'Espagne. Ce pays a les mêmes richesses naturelles que son voisin, et s'en sert mieux.

Il utilise l'agave, plante textile d'un grand avenir, pour le papier et des ouvrages tressés très-originaux et fort jolis. Il ne le cède point pour les bois à l'Espagne, et il a des marbres uniques, entre autres le jaune dit de Sienne, le noir, le vert antique; de jolies porcelaines à bas prix, et des poteries intéressantes. Il sait se servir des métaux. Il a des laines admirables et des draps fort renommés. Enfin,

un produit de peu d'importance, mais qui lui est particulier, consiste dans de certains bouquets en moelle de figuier, qui imitent assez bien l'ivoire pour qu'on s'y méprenne facilement.

Grèce. — Ce sont aussi les marbres, le Paros, le Mar-marion, le Pentélique, qui forment la partie la plus considérable de l'exposition hellénique. Il ne manque que Phidias et Praxitèle pour faire de nouveau surgir de ces blocs précieux, étalés dans l'annexe, les Minerves et les Vénus. La matière est restée ce qu'elle était au temps d'Alcibiade et de Périclès. Mais ce n'est pas, hélas! la main d'un Grec moderne qui lui rendra le souffle: l'art ne vit, pour ainsi dire, plus à Athènes. La partie brillante de cette exposition consiste dans les vêtements nationaux, les vestes boutonnées, brodées, les fustanelles qu'elle nous étale à l'envi. Les produits naturels, en revanche, sont nombreux et célèbres. C'est le miel du mont Hymette; ce sont les raisins de Corinthe; c'est le vin de Malvoisie, dont Clarence fit son tombeau; ce sont des soies admirables, de bon tabac, et enfin des éponges incomparables, car elles sont les plus immenses qui existent; ce sont les reines des éponges, et comme Agamemnon, le roi des rois, elles doivent naissance à ce *doux Argos* dont se souvenait en mourant le guerrier de Virgile.

Turquie. — A peu près les mêmes produits naturels que ceux d'Espagne, de Portugal et de Grèce; plus du lin et du coton, du sumac, du pavot, des fourrures, des plumes d'autruche.

Les laines de la Valachie sont les plus belles de l'empire. L'industrie se manifeste par des tapis d'un goût exquis et d'un assortiment de couleurs qui témoigne de qualités vraiment artistes: tapis de Turquie, c'est tout dire; par les belles soies lamées, lustrées et miroitantes de Brousse; plus, un tas de brimborions, filigranes, pipes, narghilés, petites tasses, bizarres instruments de musique, parures historiques, etc.; toutes choses qui, grâce à l'Algérie, commencent à être bien connues à Paris et autres lieux.

Égypte. — Identiquement les mêmes produits d'industrie, la même magnificence extérieure, le même luxe de dorures que dans les produits de la Turquie. Les richesses naturelles de ce fertile pays, et qui lui sont plus particulières, sont: le riz, le maïs, l'indigo, les gommés, les dattes, la cochenille, le soufre, le marbre, et ce granit, dans lequel revit impérissable toute la mystérieuse histoire des trente et quelques dynasties égyptiennes.

Tunis. — Toujours des costumes éclatants, des selles, des harnais couverts d'or, de riches pipes, de charnants et curieux bijoux. Tunis est, par excellence, la ville de luxe et d'industrie de toute la côte barbaresque; elle a remplacé Carthage, dont on voit non loin d'elle, c'est-à-dire dont on ne voit pas les ruines.

États-Unis d'Amérique. — Ce vaste, audacieux et laborieux pays n'a presque pas répondu à notre appel. On ne sait pour quelle raison. Un peu de coton, sa principale richesse; pas de tissus, beaucoup de caout-

chouc durci, voilà ses apports naturels; et cependant ce peuple américain serait le plus agricole du monde s'il n'en était avant tout le plus commercial. C'est par ses machines seulement qu'il brille à l'Exposition : machines à vapeur, chronomètres, machine à débiter le bois, machine à réduire la ronde-bosse, machine à coudre, machine à confectionner les sacs de papier, machines à tout, frappants emblèmes d'un pays où l'on cherche avant tout à épargner le temps, parce que « le temps c'est de l'argent, » et où l'on a inventé les *revolvers*, afin de tuer dix personnes à la fois, c'est-à-dire toujours et encore, d'économiser le temps.

Mexique. — Les richesses métalliques sont la base de cette exposition. Pour abonder de tout, il ne manque au Mexique qu'un peu de cette fougue au travail, de ce besoin d'activité, de cette soif de gain qui poussent sans cesse en avant, *forward*, et possèdent outre mesure l'homme de l'Union américaine.

Dans quelques vases assez curieux envoyés par ce pays, les érudits croient retrouver des traces de l'ancienne civilisation mexicaine détruite par les Espagnols.

Amérique du Sud. — Le Brésil, la Nouvelle-Grenade et le Paraguay ont seuls fait mine de répondre à l'invitation de la France, mais ils l'ont fait d'une façon tellement pauvre, tellement disproportionnée avec leurs grandes richesses, celles du Brésil surtout, que le mieux est de n'en rien dire. Aussi bien est-il temps de conclure notre tâche, et nous allons la terminer par cette revue spéciale d'objets féminins que nous avons cru devoir annoncer à nos lectrices.

ORFÈVREURIE ET BIJOUTERIE. — TISSUS, CHALES, SOIERIES, DENTELLES. — BEAUX MEUBLES. — GANTS, CORSETS, FLEURS ARTIFICIELLES. — DESSINS INDUSTRIELS. — INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

Ce dernier chapitre, on le voit, s'adresse tout spécialement à nos lectrices, et il nous a paru, en les quittant à regret, que nous ne pourrions mieux conclure. Cette revue finale nous permet d'ailleurs de jeter un nouveau coup d'œil sur la France, que l'abondance des matières et l'hospitalité due aux étrangers nous ont contraint de laisser un peu trop dans l'ombre : c'est elle qui en effet brille d'un éclat vif, et montre une supériorité à peu près incontestée dans les importantes et délicates industries qu'il nous reste à analyser rapidement.

Sans vouloir nuire aux autres merveilles de la nef, il nous faut constater que la foule, la foule féminine surtout, se presse avec une préférence marquée autour de la vitrine-trophée qui contient les chefs-d'œuvre de la joaillerie et de la bronzerie parisiennes. Les noms de Lemonnier, de Bapst, de Maurice Mayer, d'Audot, et autres très-fameux aussi, expliquent assez cette curiosité admirative que leurs beaux produits justifient et satisfont amplement. Nous n'entreprendrons pas de décrire, un à un, ni en masse même, ce prodigieux et étincelant amas de colliers, de bracelets, de rivières de diamants, d'émaux, de broches, etc. Tout cela est bien beau, tout cela est

monté, composé, assemblé avec le goût le plus exquis; mais où sont chez nous les fortunes capables d'atteindre à ces magnificences? Une chose que je voudrais voir, qui manque à l'Exposition, c'est un assortiment de bijoux modestes de prix et de matière, mais très-artistiques de forme, tels qu'il convient d'en porter, soit aux demoiselles, soit aux dames d'une condition médiocre. Les Romaines, qui s'y connaissaient, déployaient moins de faste dans le nombre et le choix des pierreries que dans les élégances simples du contour de leurs bracelets, de leurs colliers. Il n'est pas difficile, comme dit Harpagon, de faire de belles choses avec beaucoup d'argent, le fin du fin serait de nous donner de jolies choses pour peu d'argent. Avec l'habileté connue de nos artistes, je ne crois pas le problème si insoluble qu'il semble au premier abord.

Par exemple, il n'est qu'une reine, ou tout au moins une princesse, qui puisse porter ce diadème d'étoiles en brillants exposé par M. Jacta, ou cette garniture de robe, en diamants, envoyée par M. Rouvenat, et qui, étant en forme de berthe, se démonte *ad libitum* et permet de faire avec ses fragments, bandeau, bouquet, collier et broche; ou encore ce bouquet de pierreries et émaux offert par M. Mellerio.

L'art de l'émailleur, longtemps abandonné, presque perdu, a été restauré depuis peu par d'habiles artistes qui ont retrouvé le secret des fameux ouvriers des onzième et douzième siècles. Les émaux cette année sont très à la mode, et il est certain que leur emploi dans la bijouterie leur prête des effets charmants et des ressources toutes nouvelles : ces fleurs de diamants posées sur un feuillage d'émail, de chez Froment Meurice, de chez Bapst ou Lecomte, ne ressemblent-elles pas à des gouttes de rosée tremblantes et étincelantes sur une feuille naturelle?

Dans ce rapide cercle qu'il faut décrire, à la rotonde du panorama, autour du kiosque contenant les diamants de la couronne, on n'a que le temps d'apercevoir quelques éclairs, quelques lueurs, et nullement celui de supputer ces innombrables richesses. Puisque, somme toute, elles appartiennent à la France, et que chacun de nous en est un peu propriétaire, on sera peut-être bien aise d'en savoir le compte exact. Il y a donc là, indépendamment du *régent*, qui vaut cinq millions, une couronne qui en vaut quinze, étant composée de 5,200 brillants, 146 roses, et 59 saphirs. Il y a de plus quatre parures magnifiques, dont l'une estimée un million. Enfin, l'État possède là 64,800 pierres précieuses, dont la valeur s'élève à près de vingt et un millions.

Il y a, au premier étage du Palais, des vitrines non moins brillantes et pleines de pierreries qui valent aussi des millions.... payables en monnaie de théâtre. Il est incroyable à quel point on imite le diamant et toutes les pierres précieuses, avec quelle perfection aussi on monte et on encadre ces radieux *fac-simile*. C'est que l'on fait grand usage aujourd'hui, à ce qu'il paraît, de ces contrefaçons. Que voulez-vous? L'envie de paraître est si grande, et les carats si hors de prix! Néanmoins, j'avoue que, si j'étais jeune femme, je ne voudrais d'aucune de ces somptuosités décevantes. Je me contenterais beaucoup plus volontiers de bijoux simples, et même de pas de bijoux du tout, que de ces trompe-l'œil, qui en définitive ne trompent personne, car on voit bien, dans le monde des fêtes et des bals, ce que la position et la fortune d'une femme lui permettent de porter.

Il y a de beaux coraux de Sardaigne et d'Alger travaillés à Marseille, et, pour le demi-deuil, qui proscrirent les bijoux proprement dits, de charmantes parures en perles et plaques d'acier qui resplendissent comme le diamant, et n'ont que le défaut d'être peut-être trop coquettes pour la circonstance.

Dans l'orfèvrerie, nous avons d'abord un livre d'Heures, or et argent, du travail le plus magnifique. Il est orné de rinceaux encadrant quatre beaux bas-reliefs, tirés des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament. Que le prie-Dieu d'une châtelaine féodale supporterait bien cet admirable Missel !

On voit, dans la vitrine de M. Wiese, de délicieux bijoux d'orfèvrerie or et argent, entre autres de charmants coffrets, et un bracelet composé de médaillons d'or que séparent de petites têtes d'argent, en style renaissance, du travail le plus précieux.

Voici un bouquet de lis et de roses en argent, de grandeur naturelle, et d'une imitation parfaite, et voici de vraies fleurs, de vraies feuilles recouvertes, à l'aide de l'électricité, d'une couche d'argent ou d'or. On a même trouvé moyen d'introduire les ornements d'orfèvrerie jusque dans l'intérieur de coupes et d'assiettes de cristal ; cette invention originale et pittoresque appartient à M. Grichois.

La galvanoplastie, découverte admirable d'un artiste, M. Ruoltz, ne s'applique pas seulement à l'orfèvrerie, elle produit des bijoux aussi bien ciselés, aussi soignés que si la matière en était plus précieuse.

Il y a aussi de jolis bijoux en mosaïque, et de fabrication française, qui rivalisent avec les produits similaires de l'industrie italienne, et des intailles, des camées sur pierres dures, qui sans trop de désavantage, bien que faits hier à Paris, soutiendraient la concurrence avec l'antique.

Citons dans l'orfèvrerie anglaise le surtout destiné à la reine d'Angleterre ; il a pour principal motif des chevaux arabes venant se désaltérer à une fontaine argent et or.

Les bijoux irlandais ont beaucoup d'originalité ; ils sont de chène fossile noir ou noirci, ornés de perles ou pierres précieuses et montés en or et argent. La pauvre Irlande a toujours eu des instincts artistes, et il y paraît à son exposition de joaillerie.

Les bijoux de l'Inde sont merveilleux, pleins de goût. Quels aériens et admirables filigranes ! Quelles pierreries de choix ! Quel bel assortiment de bracelets à cliquetis pour bras, pour jambes, pour nez même ! C'est trop de bien en vérité. Il nous souvient encore de la belle *devadasi* (bayadère) Amani, qui dansa il y a quinze ans sur un théâtre de Paris avec cet affreux ornement aux narines. Où la coquetterie va-t-elle se nicher !

La joaillerie et l'orfèvrerie belges, surtout ce qui, dans cette dernière, tient aux ornements religieux, sont remarquables entre toutes.

C'est à la Haye que l'on fabrique ces jolis paniers d'orfèvrerie à jour, en argent aussi découpé et aussi fin que la dentelle. Tous les bijoux de la Suisse, et elle en a de fort beaux, sont ornés de petites montres. Les aimez-vous, les montres ? Je suppose que oui. Eh bien ! on en a mis partout. Par cet accessoire utile et agréable, l'horlogerie prête son fraternel concours à la joaillerie, et réciproquement : tous les arts sont frères. Croiriez-vous qu'un industriel helvétique, M. Lejeune, a trouvé moyen de faire en bois les plus jolies chaînes du monde ? A coup sûr, celui-là était du bois dont on

fait les artistes. Que faire d'une chaîne de bois, même ravissante, à moins que ce ne soit pour porter des bijoux de paille ? Mais M. Lejeune en a d'autres, où la richesse de la matière ne le cède point au fini de la main-d'œuvre.

La bijouterie autrichienne se signale par l'emploi heureux du grenat de Bohême, qui fait très-bien sur une monture argent ou or. Celle de Milan est fort belle.

Tissus, châles, soieries, dentelles. — En première ligne des tissus, il faut placer l'utile et modeste coton, qui rend de si grands services, et peut même s'élever, s'il s'en pique, jusqu'au rang d'étoffe de luxe, quand il revêt la forme légère et ornée de tulle façonné, de mousseline brodée. C'est ainsi encore qu'à Lille on a trouvé moyen de lui donner presque l'éclat et le miroitement de la soie, et d'en confectionner des étoffes de moire antique qui ont réellement de l'éclat. Indépendamment de ces emplois, on tire de la précieuse bourse végétale que nous envoie l'Amérique les produits les plus variés. C'est l'Angleterre qui, on le sait, distance et de beaucoup tous les autres peuples dans la mise en œuvre de cette substance, et comme qualité, et surtout comme quantité. Nous ne tissons en France qu'à peu près le cinquième de la matière première filée et employée dans le Royaume-Uni. Le caractère distinctif de l'emploi industriel de cette matière est l'économie et la mise à la portée de tout le monde. Les manufactures de Rouen, de Roubaix, de Mulhouse, justifient cette assertion ; toutefois, nous avons vu à Lille et nous voyons à Tarare que le coton se plie à des fabrications plus coûteuses et plus belles. Il n'y a guère plus d'un siècle que le cotonnier existait dans l'Amérique du Nord à l'état de plante d'agrément, servant au plus à fournir aux oiseaux un bon duvet pour leurs nids. Il attendait, depuis le début de la création, que l'homme tirât enfin parti de cette précieuse ressource mise sous ses yeux et sous sa main. Aujourd'hui, cette même Amérique exporte par année cinq cent mille kilogrammes de coton en bourse, presque tout celui que l'industrie emploie. Le reste est fourni par l'Égypte et par l'Inde. Très-incassablement, l'Algérie, et on en peut juger par les échantillons de cette année, fournira aussi son ample contingent à cette production importante. L'Amérique en file et en tisse elle-même environ cent mille kilogrammes, l'Angleterre trois cent mille. Nous venons bien loin derrière, mais nos progrès sont annuels et considérables. C'est l'Alsace, la Normandie et la Flandre qui représentent surtout chez nous cette industrie immense.

Nous tirerons aussi d'Alger de nouvelles plantes textiles déjà connues et appréciées des Anglais et des Américains : c'est l'agave, c'est l'*urtica nivea*, que les Anglais nomment *China grass*, et dont on obtient un tissu précieux qui participe à la fois de la batiste et de la soie, pour la finesse, la blancheur et le brillant. C'est encore une substance nommée *juta*, dont on fait des toiles et des tapis ; ce sont les filaments du palmier et ceux du *yucca*, dont les Américains tirent déjà un grand parti, et dix autres encore. Que de richesses, que de ressources la maternelle Providence ne nous réserve-t-elle point pour les besoins de l'avenir ! L'homme n'est évidemment qu'au début de sa carrière planétaire, il épelle encore son globe !

Il s'en faut que le chanvre et le lin soient aussi maniables que le coton. Ces substances présentent une roideur et sont chargées d'un enduit résineux qui les rendent difficiles à travailler, mais font leur carac-

tière propre. C'est en France, par Philippe de Girard, qu'a pris naissance, sous le premier empire, l'industrie du filage du lin. Cependant l'Angleterre nous a rapidement distancés dans cette innovation progressive. Nous sommes loin de faire aussi bien, en fait de belles toiles, que dans le Royaume-Uni et en Belgique. Mais nous n'avons rien à envier à l'Angleterre ni à la Saxe même pour ces beaux services de table damassés qui ont tout l'éclat de la soie, et pour bien d'autres produits, les coutils entre autres.

La laine a beaucoup des qualités du coton, et d'autres qui lui sont propres : elle se plie à mille usages, mérinos, châles, stoffs, barégés, mousselines et gazes, tapis, châles, etc. Je laisse de côté les draps, qui n'intéressent nos lectrices que pour robes d'amazones. Il est vrai que ce point spécial n'est pas dénué d'intérêt. La France est loin de se fournir à elle-même toutes les laines qui lui sont nécessaires. Elle en tire une grande partie d'Allemagne, et de Russie, où cette matière première est de qualité très-supérieure. L'Angleterre, qui en manque encore plus que nous, a les laines longues d'Australie. Elle en fait notamment des tartans superbes, et une étoffe particulière à elle, qui imite le tissu de crin, et qui est connue dans le commerce sous le nom de *moreen*. En France, nous fabriquons toutes les étoffes légères qui viennent d'être énumérées, et de plus le velours de laine, invention précieuse, surtout pour l'ameublement.

Mais notre gloire nationale en ce genre consiste surtout à avoir reproduit, imité les cachemires de l'Inde avec une telle perfection que, sans certains défauts de trame, caractérisant ces derniers, et que même on s'évertue à contrefaire, il serait impossible de distinguer le tissu hindou de celui de nos fabriques. Si l'on veut avoir une idée de la finesse du cachemire français, il faut savoir que dans un centimètre carré entrent deux cents fils et plus. Quant à l'heureux assortiment des couleurs, il revenait de droit à une nation pleine de goût et artiste comme la nôtre. Aussi l'importons-nous à cet égard, tant dans les châles de luxe que dans les châles communs, imprimés et autres, sur tous nos émules européens. Mais il est juste de reconnaître que, malgré l'extraordinaire avancement de nos procédés, nous ne sommes pas encore parvenus et ne parviendrons peut-être jamais à rendre identiquement le *spooling* hindou (broderie au fuseau), ni les inimitables tons, un peu pâles, mais si distingués, de la teinture asiatique. Les yeux très-exercés ne s'y méprendront pas, mais que d'autres s'y tromperont ! Et pour quelle part l'illusion n'entre-t-elle pas dans les bonheurs et les parures de la vie !

Des châles nous tombons à la bonneterie. — Savez-vous d'où vient le mot : Bonnet ? dit le Docteur, dans la farce de *la Jalousie de Barbouillé*, l'une des premières œuvres de Molière, récemment retrouvée ; — cela vient, continue-t-il, de *bonum est, bon est*, voilà qui est bon, parce qu'il garantit des catarrhes et fluxions. — Ce docteur a du bon, et son discours nous prouve qu'il ne faut mépriser ni la bonneterie ni les bonnets. Nous avons en ce genre d'excellents tricots, et nous fournissons aux autres peuples les matières qui servent à les fabriquer. Quelques-uns font même mieux que nous, et nous battent ainsi avec nos propres armes.

Nos tapis de Beauvais, d'Aubusson, de Nîmes sont très-remarquables, et se fabriquent généralement par

le métier à la Jacquard. Ceux qui sont préférés, et avec raison, pour l'usage courant, à cause de leur moelleux et de leur velouté, sont les tapis en chenille, qu'on obtient en substituant au fil de la chaîne une bande de chenille analogue à celle que l'on emploie pour les ouvrages de dames. Nos lectrices nous comprendront mieux que nous ne nous comprenons nous-même.

Le tulle de coton, malgré ses perfectionnements étonnants, n'a nullement nui à la vraie dentelle, à la dentelle de lin, pas plus que le strass ne nuit au diamant. L'industrie française a exposé des dentelles et applications, qui soutiennent parfaitement la concurrence avec les plus belles de Belgique et d'Angleterre. Je vais faire le docteur à mon tour, et demander si vous savez d'où vient ce mot : Application ? Réponse : cela tient à ce qu'on se contente aujourd'hui, vu l'immensité du travail, de broder à part la partie façonnée dans le fameux *point d'Angleterre*, et de l'appliquer à l'aiguille sur un fond à mailles unies. Jadis le tissu était plein ; mais le haut prix de ce produit a contraint de recourir à un mode plus sommaire et moins coûteux, bien qu'il le soit encore assez pour que fort peu de fortunes puissent y atteindre.

Les dentelles lorraines à la main conservent toute leur renommée. Un nouveau *point suisse au crochet* (c'est, je crois, le mot propre) a vivement fixé au Palais de Cristal l'attention des connaisseurs. D'autre part, les tulles et dentelles à la mécanique se multiplient à un énorme degré. Le siège principal de cette industrie est la ville d'Eustache de Saint-Pierre, Calais, ou plutôt l'immense faubourg de Saint-Pierre-lès-Calais.

En fait de soieries, la France est souveraine, comme l'Angleterre l'est pour les tissus de coton. Il n'y a qu'à jeter le moindre coup d'œil sur les vitrines de Lyon, de Nîmes, de Saint-Etienne, pour s'assurer de cette supériorité. Quel éclat, quel goût ! Aujourd'hui les Italiens et les Grecs, de qui nous avons pris cet art, confessent leur infériorité en intitulant humblement leurs produits : *Soies filées à la française*. Le monde est notre tributaire pour cette fabrication, qui représente annuellement un mouvement de fonds de plusieurs centaines de millions, rien qu'en matières premières, et sans parler de la main-d'œuvre. Nos artistes dessinateurs pour l'industrie ont un goût, une imagination qu'on ne retrouve nulle part. Nous avons cependant de nombreux rivaux en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Suisse surtout. Pour les tissus unis on peut nous balancer, quoique ce soit fort difficile. Mais pour les façonnés, pour les velours splendides, pour les rubans, pour les moirés, nul ne peut nous faire concurrence. Nous ne savions pas faire les peluches au commencement de ce siècle, et voilà qu'aujourd'hui nous les fabriquons mieux qu'en Prusse même, d'où nous est venu ce secret. L'Algérie, par ses belles soies, nous aidera encore à développer cette industrie si nationale, en nous affranchissant du tribut onéreux que nous payions à l'étranger, pour une forte proportion de la matière première.

Ameublement. — Voici un beau bureau de dame, à deux corps, et incrusté de pierres dures et de lapis. Il est dû aux frères Grotié, ainsi que cette glace à cadre d'ébène, avec incrustations de marbre, et cette délicieuse jardinière en bois d'amourette, encadrée d'ébène, incrustée de lapis et ornée de bronzes charmants.

Voici une toilette de Fossey, en bois sculpté et doré,

supportée par deux très-gracieuses cariatides, avec plaques en pâte tendre de Sèvres et médaillon au chiffre de l'Impératrice.

Ce meuble en ébène sculpté, qui vient de Lyon, est tout à fait singulier : il est mi-sacré, mi-profane. Il peut servir de prie-Dieu; il contient un joli bureau en écaillé, garni d'argent; enfin, si l'on est las de prier ou d'écrire, on le referme et il vous offre un miroir. Nous n'approuvons pas ce genre trop mixte; mais nous avons dû le signaler pour l'originalité du fait.

Constatons en passant que les lits à dais, à baldaquins, redeviennent tout à fait de mode. On n'en voit que de tels à l'Exposition.

Une psyché mécanique de Diehl permet aux dames d'embrasser d'un seul coup d'œil tout l'ensemble de leur toilette. A cela nous n'avons rien à objecter, et l'invention est précieuse.

L'acajou, le palissandre, le bois de rose, l'ébène, sont toujours les essences précieuses employées dans la fabrication des meubles de luxe. Il y faut joindre le chêne et le poirier noir, dont on se sert principalement pour l'ébénisterie sévère, telle que bibliothèques, bureaux, etc., et aussi armoires de chasse.

Les nécessaires, les coffrets peuvent se rattacher à la présente division. — Nous en avons vu de charmants en argent et vermeil guillochés, dus à Aucot, à Tahan, à Giroux, si connus pour la fabrication de tant de charmants *riens*, qui n'en sont pas moins *tout* pour de certaines existences. Giroux et Tahan ont de plus exposé des jardinières cages d'un style et d'un goût ravissants, qui donneraient envie aux oiseaux d'être esclaves.

L'art de la décoration est poussé très-loin aujourd'hui, trop loin peut-être, car la richesse des tentures entraîne des dépenses considérables, que peu de maisons peuvent supporter. Les papiers peints sont aussi en progrès, et nous devons citer entre autres ceux de M. Genoux, qui a su leur donner l'aspect des plus belles étoffes et des plus somptueux *brochés*, or ou soie. Moins heureuse est la tentative de reproduire des tableaux par le papier peint; il faut laisser cette haute ambition aux produits de notre manufacture des Gobelins.

En revanche, on est parvenu à faire avec les stores des tableaux pleins de grâce et, la lumière aidant, d'une illusion extraordinaire.

Les vitraux, que d'habiles artistes s'évertuent à nous restituer avec plus ou moins de succès, en étudiant profondément les procédés des douzième, treizième et quatorzième siècles, âges classiques de ce travail d'art, sont d'un effet magique dans certaines décorations d'intérieur, et on en voit de bien beaux spécimens à l'Exposition. Mais cet ornement est d'un grand prix, et ne convient d'ailleurs que pour des ameublements d'un style sévère, ce qui est aujourd'hui plus que jamais l'exception.

Vêtements, Articles de fantaisie, Corsets. — De progrès en progrès, on en est arrivé à faire coudre les machines, et l'on a pu voir fonctionner dans l'annexe une semblable mécanique, d'invention américaine, qui a beaucoup excité l'ébahissement des promeneurs. Mais ces procédés sommaires et économiques ne sont guère encore employés que pour la confection des habits d'hommes à bon marché. Les vêtements de femmes tout confectionnés que l'on nous a présentés consistent surtout en manteaux, mantelets, écharpes, robes de cour et de bal, où entrent la soie,

le velours, les belles dentelles, les broderies merveilleuses. Les robes à queue, les manteaux de cour étonnent par la double richesse de l'étoffe et du travail, et l'on se croirait reporté à des temps bien loin en ça en contemplant ces merveilles.

Ce qu'il y a de saillant dans les coiffures féminines étalées à l'Exposition, ce sont les chapeaux de paille d'Italie. Ce sont là des produits inimitables et au-dessus de tous les caprices de la mode, comme les cache-mires de l'Inde. Mais en revanche, le prix en est très-élevé, et Aristote, en son *Chapitre des chapeaux*, cité par Sganarelle, n'a pas prévu qu'on donnerait jusqu'à cinq et six cents francs pour un simple chapeau de paille. C'est cette extrême cherté qui a provoqué les concurrences très-inférieures de l'Etat de Venise, de la Lombardie, de la Suisse, du Dauphiné, et enfin celle du tressage parisien, qui, mêlant à la paille le crin, le verre filé, l'étoffe, la plume, sait donner à ces produits, facilement accessibles par le bon marché, une grâce et une coquetterie toutes françaises.

En fait de chaussures, l'Angleterre expose, ce qui est incroyable, des souliers de femmes à raison de *soixante-deux centimes* la paire. J'ignore combien de kilomètres peuvent se parcourir avec ces souliers à six sous la pièce, juste le prix d'un omnibus. Quant aux chaussures françaises, elles sont admirables.

Bien que pour la ganterie nous ayons de nombreux et actifs concurrents, spécialement en Angleterre, celle de Paris, de Grenoble et de Niort tient toujours le premier rang. Il faut dire que nous avons en France, dans les Basses et Hautes-Alpes, les meilleures qualités de peaux de chevreau connues.

Si l'on s'en rapporte au grand nombre de corsets envoyés à l'Exposition, ce vêtement, moins hygiénique qu'élégant, est en grand progrès. Cependant, il n'en est rien, et l'on n'a pas encore trouvé le moyen de concilier la grâce des formes avec l'innocuité entière de cette strangulation diurne imposée au corps de la femme. Il y a toutefois depuis quelques années certains perfectionnements notables apportés à cette branche d'industrie. Ils sont de deux natures : le système de la fermeture est amélioré; on la pratique généralement par devant, abandonnant ainsi le long et fastidieux usage du lacet courant sur deux rangs d'oeillets. Puis, on a adopté des baleines plus ductiles, plus minces que par le passé. Le corps n'est plus si étouffé; l'asphyxie n'est plus imminente; le corset se modèle plus nettement sur les formes, et il ne les déprime pas.

Je ne dirai rien des prodigieuses crinolines dont on abuse tant aujourd'hui, si ce n'est qu'on en fait de toutes façons et de toutes sortes, gaufrées, bouillonnées, tuyautées, et deux lignes d'*et cætera*.

Je n'apprendrai pas davantage aux petites filles que les poupées et tous les jouets d'enfants sont aujourd'hui perfectionnés au point de devenir presque des objets d'art. Les affreux mannequins de bois articulés ou bourrés de son, dont s'amusaient, il y a vingt-cinq ans, nos petites contemporaines, sont remplacés par de charmantes figurines, presque des statuettes, à proportions exactes, à visages de porcelaine, et avec des trousseaux à rendre une vraie mariée trop heureuse. Il y en a qui poussent des cris et qui disent : Papa, et : Maman. Incessamment, elles danseront et elles joueront du piano. Hélas !

Je n'approuve pas trop la mode qu'ont aujourd'hui les femmes de se poser sur la tête des jardinières et

des potagers tout entiers. Mais je dois reconnaître, et ceci les absout, que l'art des fleurs et des fruits, voire des légumes artificiels, est poussé aujourd'hui à un degré de vérité et d'illusion véritablement saisissant. Les oiseaux qui becquettent les fameux raisins de Xeuvis viendraient volontiers se percher sur leurs épaules. C'est toujours Constantin, Dutéil, Charpentier, qui tiennent le haut bout en ce genre.

Plastique et dessins industriels appliqués aux arts. — On nomme proprement *plastiques* les arts qui ont spécialement pour objet la reproduction de la forme: la sculpture est conséquemment le plus plastique de tous les arts. La musique, la littérature sont ceux qui le sont le moins. On a trouvé des procédés mathématiques merveilleux pour reproduire, augmenter ou réduire les chefs-d'œuvre de la statuaire. Le procédé Collas, le procédé Sauvage se disputent ce mérite de reproduction, et tous deux sont admirables. La mécanique joue le rôle de Praxitèle: d'une statuette elle fait une statue, d'une statue une statuette. On voit à l'Exposition nombre de spécimens de ce double pouvoir: ils reproduisent entièrement, minutieusement les modèles.

La lithographie, la gravure sur bois, et la *chromolithographie*, c'est-à-dire la lithographie colorée, n'opèrent pas de moindres merveilles. Une certaine pierre qu'on avait forcée à dessiner se fait aujourd'hui peintre. C'est ce dont ce journal vous offre, mesdemoiselles, de très-piquants et de très-beaux échantillons, dus à l'habileté et à l'initiative de notre très-artistique auxiliaire, M. Dupuy, dont les imitations d'aquarelle viennent d'obtenir une des trois médailles d'argent données aux trois cents lithographes qui ont envoyé leurs produits à l'Exposition.

La photographie reproduit toutes choses instantanément et leur donne tout le cachet de la nature; et loin que cela tourne au détriment de l'art comme on l'avait craint, c'est tout le contraire qui a lieu; les vrais artistes trouvent, dans la collaboration de la lumière et des agents chimiques si heureusement exploités, une aide précieuse, une mine féconde.

Instruments de musique. — Nous laissons de côté les trompettes, les flûtes, les clarinettes, les orgues et les violons dont nous n'avons jamais compris qu'une femme pût se déterminer à jouer, quel que fût d'ailleurs son talent sur cet instrument plein d'âme, mais de tenue et de maniement si disgracieux. Guarnierius, Stradivarius, Amati, pardonnez notre irrévérence; mais nous voudrions que les sons si purs tirés de vos violons ne se fissent jamais entendre que de loin, dans la coulisse, ou, comme l'on dit en argot dramatique, à la cantonnade.

Il faut pourtant dire deux mots des *orgues d'appartement*, qui sont très-nombreuses à l'Exposition. Le grand homme de ce compromis agréable entre le piano et l'orgue d'église est M. Debain, auteur de l'*Harmonium*, aujourd'hui très-répandu. Il a un concurrent, M. Alexandre, qui a beaucoup de succès aussi. Par des combinaisons de pédales, d'anches et de tuyaux, on est parvenu à donner à un clavier très-chétif en apparence une puissance de sonorité extraordinaire, le don de reproduire divers instruments, et de prolonger ce son sec et court qui est l'écueil des pianistes,

Il y a ensuite l'*instrument Litzl*, à trois claviers, prolongeant le son, et imitant tous les instruments

connus. C'est une variété du genre, exécutée par feu Érard, sur les indications et à l'usage de ce très-extraordinaire virtuose.

Restent, pour l'usage musical des demoiselles, harpes, guitares et pianos. Les deux premières sont fort délaissées et n'ont pu se relever de la chute des troubadours-Abricot qui ornaient les pendules du premier Empire, et la guitare a été rendue à l'Espagne, de qui on l'avait empruntée.

Mais le piano, cet instrument si répandu qu'il envahit depuis le rez-de-chaussée jusqu'au cinquième étage de toute maison parisienne, est le roi de l'Exposition. On y en compte plus de trois cents, et il en est venu même de la Norvège. On a trouvé moyen d'en offrir à cent francs, ce qui faisait demander à l'un de nos confrères qu'il y eût désormais une saison fixée pour l'ouverture des pianos, comme pour l'ouverture de la chasse. Pure boutade. Le piano est un compagnon admirable, un ami toujours présent, le dépositaire, discret, selon M. Halévy, de toutes les pensées musicales, de toutes les mélancolies, parfois de toutes les joies. Sa fortune est immense; elle est quelquefois très-incommode aux voisins; mais, somme toute, il la mérite, et tant pis pour le voisin! Que ne *pianote*-t-il lui-même? Le piano chez la femme est une nécessité, et chez l'homme il est une grâce, quand il ne dégénère pas en une profession réglée, la pire de toutes, à moins de s'appeler Thalberg, Liszt, Schopin ou Goria.

Quoi qu'il en soit, c'est encore une des supériorités françaises que la fabrication du piano. L'Allemagne l'emporte sur nous pour celle des instruments à vent, dont elle souffle si bien (moins toutefois la famille des saxophones de M. Sax); mais MM. Pape, Pleyel, Érard, Montal, Souffletto, et dix autres luthiers parisiens, sont hors de page avec tous ceux de l'univers. En substituant le feutre à la peau dans la garniture des marteaux qui frappent les cordes, et c'est une invention française, on est parvenu à obtenir plus de solidité d'abord, et ensuite des sons plus longs et de meilleure qualité. On a grandement admiré dans la nef un piano Louis XV sorti des ateliers de M. Érard, du prix exorbitant de vingt-cinq mille francs, et que madame veuve Érard a généreusement offert pour les veuves et les orphelins de l'armée d'Orient.

Pendant toute la durée de l'Exposition, les pianos ont été eux-mêmes, comme cette armée, à l'état de permanence! Tous les virtuoses parisiens furent mis en réquisition pour faire ressortir sous un doigté habile leurs qualités de sons diverses. Cela se mettait sur l'affiche, c'est-à-dire dans les journaux. En approchant de la rotonde des panoramas, lieu de leur exposition en masse, on n'entendait qu'arpèges et accords plaqués. Une invention bien désagréable s'y faisait écouter entre autres: celle du piano mécanique jouant tout seul, par la vertu de manivelles. En l'entendant, on demandait à être ramené aux orgues de Barbarie, qui du moins ne jouent qu'à bras.

Nous avons de notre mieux terminé notre tâche. Adieu, mesdemoiselles; nous regretterons longtemps cette causerie de huit mois que notre bonne étoile nous a valu le plaisir d'entretenir avec vous, et ne nous consolerions pas d'être obligé d'y renoncer, si nous n'avions l'espoir, et le désir surtout, de la reprendre quelque jour.

FÉLIX MORNAND.

BIBLIOGRAPHIE.

FABIOLA

OU

L'Église des Catacombes,

par S. E. le cardinal WISEMAN.

Le livre que nous recommandons à nos lectrices a, dès son apparition en Angleterre, joui du succès le plus éclatant et le plus populaire, avant même que l'on sût à quelle plume illustre on devait ces pages pleines de vie, de force et de couleur. Le cardinal Wiseman, archevêque de Westminster, désirant répandre parmi le peuple anglais la connaissance des antiquités ecclésiastiques, si précieuses pour tous les chrétiens, a donc écrit ce livre, qui fut si favorablement accueilli par ses concitoyens, et auquel il ne donne, lui, que le titre modeste d'essai, et dans lequel il se propose de peindre les premiers siècles du christianisme, alors que l'Église naissante luttait contre ses persécuteurs et confirmait par le sang la foi qui devait bientôt régner sur le monde. Il a peint les deux sociétés : les païens et les chrétiens, tels qu'ils devaient se trouver au sein de cette grande ville de Rome, mêlés, confondus étroitement par la communauté du langage, par les liens du sang, les relations d'amitié, et séparés cependant par l'immense différence de leurs opinions et de leurs actes. Avant que d'être des confesseurs, des martyrs, des héros à jamais admirables, les saints que l'Église catholique a placés sur les autels et que les chrétiens de toutes les communions vénèrent, ont été des parents, des amis, des hommes pleins de sagesse, des jeunes filles remplies de grâce et de modestie, et qui exerçaient sur leurs contemporains cette influence salutaire qui a entraîné le monde des Césars au pied de la croix du Golgotha. C'est ainsi que le cardinal Wiseman a compris Sébastien, Agnès, Pancrace, Tarcisius, et il les fait revivre pour nous, dans leur vie de chaque jour, humble et pleine de bonnes œuvres, comme dans leur mort glorieuse et triomphante. L'héroïne de son livre, Fabiola, de la famille des Fabiens, a été élevée dans le paganisme ; riche, puissante, elle est entourée d'adulations ; mais au milieu du monde indifférent et corrompu dont elle est environnée, elle a conservé une âme généreuse, facilement accessible au bien, et sa haute intelligence, que la philosophie antique n'a point satisfaite, conserve un doute inquiet sur la destinée humaine. Une double influence se meut autour d'elle : son père est païen, les principaux amis de sa famille sont de fidèles adorateurs de César et des dieux de l'empire ; ses esclaves servent les divinités étrangères de la Numidie et de l'Égypte, et ses amis et ses esclaves ne lui offrent que des exemples de cruauté et de bassesse. Une seule de ses parentes lui apparaît aussi pure qu'aimable, c'est Agnès ; un seul des amis de son père se montre toujours plein de courage et de loyauté, c'est Sébastien ; une seule de ses esclaves lui témoigne un dévouement sans alliage, c'est Syra ; et

elle apprend peu à peu que Syra, que Sébastien, que Agnès sont chrétiens ; elle voit sous ses yeux sa jeune parente donner sa vie pour le Christ ; Sébastien livre son sang pour la même cause ; Syra, après avoir vécu pour le Dieu véritable, meurt victime de sa charité. Fabiola est vaincue, elle aussi devient chrétienne, et la descendante des consuls sert, dans le palais de ses ancêtres transformé en hospice, les membres souffrants de Jésus-Christ. Le monde païen, le monde de l'orgueil et de la sensualité est abattu ; l'esprit de charité et de sacrifice, émané du Calvaire, enseigné par l'éloquente voix des martyrs, triomphe après trois siècles de combats, et un monde nouveau sort des catacombes en chantant comme les anges dans la céleste nuit de la nativité : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !*

Cette sèche analyse ne saurait rendre l'impression profonde produite par *Fabiola* ; quoique la fiction occupe une place étroite dans cet ouvrage, l'intérêt y est toujours soutenu, et l'on dévore ces récits dramatiques, que l'on respecte comme une vérité et qui passionnent comme une fable. Nous citerons quelques pages, qui sont l'introduction du livre ; Fabiola, entourée de ses esclaves, s'irrite contre Syra, qui ne joint pas ses flatteries à celles de ses compagnes :

« Ai-je donc à t'apprendre, dit-elle d'un ton plein de hauteur, que tu es à moi, que je t'ai achetée fort cher, et que je puis t'employer selon mon bon plaisir ? J'ai droit tout aussi bien aux services de ta langue qu'à ceux de tes bras ; et s'il me plaît d'être louée, flattée et chantée par toi, tu me chanteras, tu me flatteras et tu me louerás, que tu le trouves ou non convenable. La plaisante nouveauté, en vérité, qu'une esclave qui s'avise d'avoir une autre volonté que celle de sa maîtresse, quand sa vie même dépend du caprice de celle-ci !

» — C'est vrai, répondit l'esclave d'un ton calme et digne, ma vie vous appartient, et avec elle tout ce qui finit avec la vie. Mon temps, ma santé, ma force, mon corps et jusqu'au souffle de ma poitrine, tout cela, vous l'avez acheté et payé de votre or ; tout cela est votre propriété. Mais il m'est resté un bien que nul empereur ne pourrait acheter de tous les trésors de son empire, que nulles chaînes ne pourraient réduire en esclavage, et que nulle limite de vie ne pourrait contenir.

» — Et quel est ce bien, esclave ?

» — Mon âme.

» — Ton âme ! répondit Fabiola étonnée, qui n'avait jamais entendu une esclave revendiquer des droits à une pareille propriété. Dis-nous, je t'en prie, ce que tu entends par ce mot.

» — Je ne sais pas parler la langue des philosophes, répondit l'esclave ; je ne pourrais donc que vous dire que j'entends par âme cette conviction intérieure qui vit en moi et qui me fait croire à une autre existence plus belle et plus heureuse que celle-ci ; ce sentiment intime et fécond qui repousse toute idée de destruction et qui a horreur de toutes les choses périssables

qui touchent à la destruction, comme la maladie touche à la mort. Ainsi il repousse toute flatterie et il déteste le mensonge. Tant que vivra en moi ce sentiment, — et il est immortel, — je ne pourrai me prêter ni à l'un ni à l'autre. »

Les deux autres esclaves, qui n'avaient rien compris à ces paroles, restaient immobiles de stupeur et d'épouvante, en présence de l'audace de leur compagne. Fabiola elle-même était comme attérée, mais sa fierté reprit bientôt le dessus, et elle s'écria avec une visible impatience :

« — Où as-tu été apprendre ces extravagances ? Pour ma part, j'ai étudié pendant de longues années, et j'en suis venue à cette conclusion que toutes ces idées d'existence spirituelle sont des rêves de poète et de sophiste ; et comme telles, je les ai en souverain mépris. Aurais-tu, par hasard, esclave ignorante et grossière, la prétention d'être plus sage et plus instruite que ta maîtresse ? ou te figures-tu vraiment que, lorsque, après la mort, ton corps sera jeté pêle-mêle au charnier où croupissent tes pareils pour être brûlés sur un bûcher ignominieux, et que vos cendres impures auront été mêlées dans un vase commun, te figures-tu que tu vas renaître à la vie, à la pensée, et que le destin te ménage une nouvelle existence de joie et de liberté ?

« — *Non omnis moriar* (1), comme l'a dit un de vos poètes, répondit l'esclave avec modestie ; mais son regard avait une expression de ferveur qui étonna Fabiola. Oui, ajouta-t-elle, j'espère ; oui, je suis sûre de revivre après cela. Bien plus, j'ai la certitude, et je sais que dans ce charnier que vous venez de décrire d'une manière si émouvante, une main viendra choisir et rassembler tous les fragments épars de mon corps. Il est une puissance qui appellera à elle les quatre vents du ciel et qui leur fera rendre chaque grain de ma poussière disséminée au loin ; je revivrai dans ce même corps, non plus votre esclave ou celle d'une autre, mais libre, heureuse, glorieuse, aimante et aimée à jamais. Cette assurance repose en mon sein.

« — Je reconnais bien là les sauvages visions des imaginations orientales ; mais comme elles te rendent impropre à tes devoirs, il faut t'en guérir. Dans quelle école de philosophie as-tu appris tout cela ? Je n'ai jamais rien lu de pareil dans aucun auteur grec ou latin !

« — Dans une école de mon pays ; une école où on ne connaît et où l'on n'admet aucune distinction entre Grecs et Barbares, entre les esclaves et les hommes libres.

« — Quoi ! s'écria la superbe Romaine, quoi ! sans même attendre cette existence idéale qui doit t'affranchir après la mort, tu oserais, dès maintenant, prétendre à te dire mon égale ? Qui sait ? peut-être, revendiquer même la supériorité sur moi ? Voyons, parle, dis-moi sans équivoque ni déguisement, est-ce là ta pensée ?

« Elle se souleva à demi, tant elle était pressée d'entendre la réponse, et chacune des paroles calmes mais fermes de Syra sembla augmenter son agitation et soulever en elle un conflit de passions violentes.

« — Très-noble maîtresse, dit Syra, vous êtes de

beaucoup supérieure à moi par le rang, la puissance, l'instruction et le génie, et par tout ce qui enrichit et embellit l'existence ; de même que dans tous les dons de la grâce et de la beauté, dans tous les charmes de l'action et de la parole, vous êtes de beaucoup au-dessus de toute rivalité ; aussi ce serait une monstrueuse folie pour une créature aussi humble et aussi insignifiante que moi, d'oser même vous porter envie. Mais s'il me fallait répondre en toute sincérité à votre question... » Elle s'arrêta comme si elle eût craint d'aller plus loin ; mais un geste impérieux de sa maîtresse lui enjoignit de continuer. « Je m'en remets à votre propre jugement : une pauvre esclave, qui a l'inébranlable conviction qu'elle possède en elle une intelligence spirituelle et vivante, dont l'existence n'a d'autre mesure que l'éternité, dont la seule et véritable demeure est au haut des cieux, une intelligence créée à l'image de la Divinité, cette pauvre esclave peut-elle se considérer comme inférieure en dignité morale à celle qui, malgré les dons de la fortune et de l'esprit, avoue ne prétendre pas à une destinée plus haute, ne pas attendre une fin plus sublime que celles qui seront le partage de ces faibles créatures ailées, privées de jugement et de raison, qui battent sans espérance de liberté les barreaux dorés de leur cage ?

« Les yeux de Fabiola étincelaient de fureur ; pour la première fois de sa vie, elle se sentait humiliée et réduite au silence par une esclave. Elle saisit son stylet de la main droite, et en porta aveuglément un coup violent à l'esclave, qui avait soutenu sans sourciller le feu de son regard. Syra étendit le bras pour se protéger, et reçut le coup avec une force double. La pointe disparut tout entière dans la blessure. Jamais la pauvre fille n'avait éprouvé une souffrance pareille ; de grosses larmes jaillirent de ses yeux, tandis qu'un sang rouge et tiède coulait de la plaie entr'ouverte. Fabiola fut épouvantée de sa cruauté involontaire, elle eut honte de son emportement, et se sentit d'autant plus humiliée devant ses esclaves.

« — Va, va, dit-elle à Syra, qui étanchait son sang avec un mouchoir, va trouver Euphrosyne, et dis-lui de panser ta blessure. Je ne croyais pas te faire tant de mal. Mais attends ; je veux te donner une compensation.

« Elle se leva et promena un regard indécis parmi les bijoux étalés sur la table.

« — Tiens, dit-elle, prends cet anneau, et je te dispense de tout service pour le reste de la soirée.

« La conscience de Fabiola ne lui reprochait rien ; elle avait blessé grièvement Syra, mais Syra n'était qu'une esclave, et ne l'avait-elle pas indemnisée en lui faisant un riche présent ?...

« Le dimanche suivant, dans la chapelle de Saint-Pastor, voisine de la demeure, on trouva parmi les aumônes recueillies dans le tronc des pauvres, une bague enrichie de magnifiques émeraudes ; le bon prêtre Polycarpe attribua le don à la générosité de quelque opulente matrone romaine ; mais Celui qui, de son œil à qui rien n'échappe, vit tomber dans le tronc des aumônes à Jérusalem le denier de la veuve, Celui-là seul vit et sut que la pierre précieuse était tombée d'une main bandée de linges ensanglantés, et que cette main était celle d'une esclave étrangère.

« Quand Syra se retourna pour quitter la chambre de sa maîtresse, elle s'arrêta effrayée en apercevant debout, en relief devant la tapisserie écarlate qui ser-

(1) Je ne mourrai pas tout entière.

vait de portière, une figure qu'elle reconnut aussitôt. C'était une jeune femme, ou plutôt une enfant, — car elle n'avait guère plus de douze à treize ans, — vêtue d'une robe d'une entière blancheur, unie et sans un seul ornement. Dans sa physionomie on pouvait voir réunies la simplicité de l'enfance et l'intelligence d'un âge plus mûr. Au fond du limpide azur de ses yeux on voyait briller cette innocence de la colombe dont parle le poète sacré; mais dans certains cas son regard s'animait d'un éclat extraordinaire, une affection pure et sublime s'y peignait, et ses yeux semblaient chercher, à travers le voile des objets qui l'entouraient, un objet invisible à tous les autres, mais réellement présent pour elle, sur lequel ils se fixaient et qu'elle chérissait par-dessus tout. Son front pur et virginal rayonnait de candeur et de sincérité; un doux et bienveillant sourire errait sans cesse sur ses lèvres, et ses traits, pleins de fraîcheur et de jeunesse, variaient d'expression avec une mobilité ingénue, passant sans transition d'un sentiment à un autre, à mesure que son cœur tendre et impressionnable les ressentait. Ceux qui la connaissaient disaient qu'elle ne songeait jamais à elle-même, mais qu'elle était partagée tout entière entre sa bienveillance pour ceux qui l'approchaient et son affection pour l'objet invisible de son amour.

» Quand Syra aperçut devant elle cette belle vision, semblable à celle d'un ange, elle demeura quelques moments immobile. Mais l'enfant lui prit la main, et l'ayant respectueusement baisée, lui dit :

» — J'ai tout vu : allez m'attendre dans la petite salle près de l'entrée; je vous y rejoindrai en sortant d'ici... »

Cette aimable enfant est Agnès, l'illustre martyre, qui à douze ans devait mourir pour le Christ, celle que les bourreaux ne pouvaient enchaîner parce qu'ils n'avaient pas de fers ni d'entraves assez étroits pour ses mains délicates. Le cardinal Wiseman l'a peinte sous les traits les plus gracieux, et le caractère ingénu de cette vierge intrépide est un des plus grands charmes de son livre; il contraste heureusement avec

la figure plus sérieuse de Syra, l'humble chrétienne éprouvée par l'esclavage et le malheur. La jeune fille aveugle, Cécilia, passe au travers de ces pages comme une apparition charmante, comme un chant mystérieux dont les premières notes, commencées sur la terre, vont s'achever dans l'éternité. Pancrace, le jeune homme avide du martyre; Tarcisius, qui meurt en défendant les saints mystères; Cassianus, le savant, que la fureur des païens livre à ses écoliers changés en bourreaux; Diogène, le fossoyeur des Catacombes, tous ces généreux caractères, empruntés aux premiers souvenirs du christianisme, font battre le cœur d'enthousiasme, et pénètrent l'esprit de la vérité de cet axiome de la Bruyère : *Quand un livre vous élève l'âme et vous rend la vertu plus chère, soyez sûr qu'il est fait de main de maître.*

Nous aurions quelques légers reproches à faire à la traduction, mais nous espérons que, dans une nouvelle et prochaine édition, le traducteur modifiera certaines expressions qui ne semblent pas appropriées aux mœurs romaines. L'édition, publiée concurremment chez Lecoffre, à Paris, et chez Casterman, à Tournay, est belle, bien imprimée, et très-supérieure, sous ce rapport, à l'original anglais que nous avons eu entre les mains. Donc, nous recommandons *Fabiola* à toutes nos lectrices, comme instruction et agrément tout à la fois.

M. F.

La Vie de Paris, par notre collaborateur M. Félix Mornand, publiée dans le courant de cet été et tirée à un très-grand nombre d'exemplaires, a été rapidement épuisée, et une deuxième édition de cet amusant ouvrage paraît à la *Librairie Nouvelle*, augmentée de plusieurs chapitres. — Volume de 320 pages. Prix : 1 franc. — Ce livre n'est certainement point, par les sujets dont il traite, de ceux qui s'adressent à notre clientèle spéciale; mais, comme il ne contient rien que de parfaitement convenable et avouable en son enjouement, il nous sera permis de nous féliciter du considérable succès de notre collaborateur.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

TO GOD.

Oh! Thou, who dry'st the mourner's tear,
How dark this world would be,
If, when deceived and wounded here,
We could not fly to Thee!
The friends, who in our sunshine live,
When winter comes, are flown;
And he, who has but tears to give
Must weep those tears alone.
But Thou wilt heal that broken heart,
Which, like the plants that throw
Their fragrance from the wounded part,
Breathes sweetness out of woe.

When joy no longer soothes nor cheers,
And e'en the hope that threw
A moment's sparkle o'er our tears,
Is dimm'd and vanquished too!
Oh! who would bear life's stormy doom,

A DIEU.

O Toi, qui sèches les larmes de l'affligé, combien ce monde serait sombre si, lorsque nous y sommes déçus et blessés, nous ne pouvions nous envoler vers Toi! Les amis qui dans notre printemps radieux se pressaient autour de nous, s'éloignent quand l'hiver arrive; celui qui n'a que des pleurs à donner doit les verser dans la solitude. Mais Toi, tu guériras ce cœur brisé qui, semblable aux plantes dont le parfum s'exhale par leurs branches rompues, répand sa douceur au sein de l'infortune.

Lorsque la joie a cessé d'apporter ses charmes, et lorsque l'espérance, qui un moment a brillé à travers nos larmes, s'est obscurcie et évanouie, oh! qui pourrait supporter l'arrêt pesant de la vie si l'aile de ton amour ne venait

Did not thy wing of love
Come brightly wafting through the gloom
Our peace-branch from above!
Then, sorrow, touch'd by Thee, grows bright
With more than rapture's ray;
As darkness shows us worlds of light,
We never saw by day!

MOORE.

d'en haut prendre et emporter au milieu des ténèbres
notre rameau de paix!... Alors le chagrin touché par Toi
s'illumine du rayon de l'extase, et les ténèbres nous offrent
des mondes de lumière tels que nous n'en vîmes jamais
dans le jour!

M^{lle} AMÉLIE DESPREZ.

LE SENTIER.

« Tonina, debout, mon enfant ! une bande de pourpre et d'or se dessine à l'horizon ; la nuit fait place au jour ; un air vif et pur agite la feuillée, d'où s'élève, en mélodieux gazouillements, la prière matinale des oiseaux. Debout ! l'heure du départ a sonné ; de sa main puissante, le maître t'indique le sentier que tu dois suivre et qui mène à l'éternel repos ; déjà le bel ange des saintes tendresses et des bons conseils t'attend à l'entrée du sentier ; il en connaît les dangers et les détours ; il sait quel poison mortel se cache sous de certaines fleurs, et de quels abîmes le chemin est semé ; laisse-toi guider par lui, il te mènera droit au but, et si quelque rude épine vient à te blesser dans la route, il possède le secret d'un merveilleux baume, propre à guérir les blessures du corps aussi bien que les déchirements de l'âme. — Mais, grand Dieu ! du fond des enfers s'avance vers toi un esprit des ténèbres, dont le regard méchant et railleur fait pâlir ton bon ange ; prends garde à cet esprit mauvais, pauvre Tonina, c'est celui des suggestions funestes ; il se plaît à tromper les yeux des mortels par de décevants mirages ; et, quand il a fait dévier quelqu'un loin de l'étroit sentier, un rire strident retentit dans les airs, et toutes les créatures en sont pénétrées d'effroi ! »

Le pas chancelant et mal assuré, comme celui d'une personne à peine éveillée, Tonina partit. Tout d'abord, ses paupières gonflées par le sommeil ne livrèrent passage qu'à de vagues regards qui s'arrêtaient, sans les voir, sur les fraîches beautés du matin : sur les diamants qui scintillaient au bout de chaque brin d'herbe, sur la fleur qui s'entr'ouvrait, sur le soleil qui s'élevait dans les cieux ; puis, peu à peu, ce regard devint plus intelligent, l'étonnement et l'admiration se peignirent dans les traits ingénus de la jeune fille ; sa poitrine se dilata, elle aspira fortement l'air pur qui l'inondait et l'enivrait parfum des fleurs ; elle écouta et comprit les adorations qui s'élançaient de la terre au ciel ; un cantique semblable à celui que l'univers entier chantait se formula dans son cœur, et, n'apercevant rien de plus beau que le soleil, elle allait lui offrir l'expression de son naïf enthousiasme, lorsque son bon ange illumina sa pensée, et, par delà le soleil, lui montra Dieu.

Tonina s'abîma dans la contemplation divine ; des paroles entrecoupées de soupirs s'échappèrent de ses lèvres ; son cœur innocent était envahi par le saint amour. D'un seul bond, elle eût voulu franchir l'espace et arriver à ce terme du voyage où la créature n'a plus qu'à glorifier le Créateur.

Cependant, les pas de Tonina s'étaient affermis ; elle

marchait résolument, le cœur pur, la tête droite, le visage épanoui. Jusque-là, le chemin lui avait été facile, les aspérités du sentier s'étaient à peine fait sentir, les branches des arbres s'étaient d'elles-mêmes ployées en berceau sur sa tête, afin de la garantir des rayons d'un soleil trop ardent, et d'elles-mêmes aussi elles avaient porté leurs fruits savoureux jusque sur ses lèvres ; le bon ange lui souriait, l'ange mauvais se taisait.

A cet instant du jour, les deux côtés de la route, déserts jusqu'à cette heure, se peuplèrent soudainement aux yeux de Tonina. A sa gauche, elle vit des jeunes filles occupées uniquement à se parer, à se mirer dans les ondes d'un ruisseau limpide, se souriant avec complaisance, et mêlant des paroles vides de sens aux bruyants éclats d'un rire faux. A sa droite, d'autres jeunes filles, modestement vêtues, étaient assises par groupes, les unes cousant ou brodant, d'autres écrivant ou lisant ; mais toutes portant sur leurs fronts la sérénité de leur âme. Autour de ces jeunes filles régnait une atmosphère douce et pure, qu'aucun orage semblait ne devoir troubler. Tonina se sentit portée vers elles. « Bonjour, mes sœurs, » leur avait-elle dit déjà. Et les aimables filles, debout aussitôt, lui avaient souri, l'avaient appelée du geste, et s'étaient empressées de lui faire place.

Le bon ange bénissait Dieu, l'ange mauvais en frémit de colère.

« Tonina, murmura-t-il à l'oreille de la voyageuse, écoute ! »

Soudain une vive et entraînant musique se fait entendre, Tonina se retourne, et elle reste frappée d'étonnement devant un spectacle enchanteur : les jeunes filles de gauche, enlacées deux par deux, voltigeaient sur le sol aux sons d'un enivrant orchestre ; elles passaient, revenaient, souriaient à Tonina, s'éloignaient et revenaient encore ; la gaze de leur jupes formait de gracieux plis, les rubans de leurs ceintures voltigeaient dans les airs, les boucles de leurs cheveux se mariaient aux fleurs de leurs couronnes ; le plaisir colorait leurs joues. Plus elles se livraient à la danse, plus elles y déployaient d'ardeur : cela fascinait et donnait le vertige ; aussi Tonina n'entendit point ou feignit de ne point entendre les douces voix qui l'appelaient de l'autre côté de la route ; elle repoussa la main du bon ange qui la voulait arrêter, et, prompte comme la pensée, en moins d'une seconde elle se trouva parmi les vierges folles, parée comme elles, belle comme elles, et se laissant comme elles emporter par le tourbillon des faux plaisirs.

Combien de temps dura cette dangereuse ivresse ?

Les heures qui s'écoulaient en occupations vaines sont à la fois si remplies et si vides, qu'elles échappent à toute mesure; toujours est-il qu'à un instant donné, Tonina se retrouva dans le sentier, maintenant effondré, montueux et pierreux; à sa droite et à sa gauche, la solitude absolue; sur elle, des lambeaux de gaze; à ses pieds, des souliers de satin à demi usés, qui la défendaient mal contre les aspérités du chemin; enfin, tout proche d'elle, l'ange des ténèbres, dont le sourire insultait à la douleur peinte sur le beau visage de l'ange de lumière.

Elle marche longtemps ainsi, les lambeaux de gaze s'accrochant à tous les buissons, et les souliers de bal ne tardant point à laisser à nu ses pieds délicats, bientôt meurtris et tout en sang.

Tonina gémissait; parfois elle eût voulu se coucher dans le sentier et y mourir; mais dès qu'on a mis le pied dans ce sentier, il le faut poursuivre; nul ne peut se soustraire à cette obligation sans encourir l'indignation du maître; Tonina le savait, et elle poursuivait.

A peine avait-elle eu repris un peu de courage, que des deux côtés de la route la solitude se repeupla, et les modestes et laborieuses filles, qu'un jour il lui avait été donné d'apercevoir, reparurent de nouveau à ses yeux.

Elles étaient devenues de belles jeunes mères, florissantes de santé et de bonne humeur; les unes allaitaient de tout petits enfants; d'autres peignaient les boucles blondes d'enfants plus grands; des troisièmes faisaient joindre les petites mains de ces petits anges et leur apprenaient à prier, tandis que plus loin quelques autres, nouvellement épouses, préparaient les rafraîchissements dont leurs époux sentiraient le besoin au retour, la douce affection qui s'était emparée de leurs cœurs leur faisant trouver du charme à ces humbles occupations.

Toutes eurent quelque peine à reconnaître Tonina, et Tonina, honteuse et douloureusement blessée de leur hésitation, allait continuer sa route, lorsque le mauvais ange attira son attention de l'autre côté du chemin.

Les plaisirs du monde étant les plus actifs auxiliaires de la mort, les rangs s'y étaient éclaircis d'une manière effrayante; il fallut d'ailleurs que l'ange des sages paroles assurât à Tonina que les femmes vieillies avant l'âge qu'elle avait sous les yeux étaient bien les beautés élégantes dont l'aspect l'avait charmée jadis, pour qu'elle fût certaine de n'être point la victime de quelque illusion.

En ces lieux, aussi bien que du côté opposé, la plupart des jeunes filles avaient accepté les liens du mariage, et étaient également devenues mères; mais, comme en assumant ce caractère sacré, leur esprit était resté frivole, et leur cœur trop occupé de sentiments faux pour qu'un sentiment vrai y pût trouver sa place, le titre de mère n'avait point modifié leur conduite: la parure, les visites, le bal, les conversations oiseuses, les propos médians, continuaient à être leur affaire unique; si le ménage réclamait leurs soins, une mercenaire recevait leurs ordres; si les enfants appelaient leur attention, elles les couvraient de caresses, s'extasiaient sur leurs mille beautés, et criaient si haut leur amour, qu'elles étaient proclamées d'excellentes mères par ceux qui n'y regardaient point de trop près; cependant, ces enfants adorés étaient abandonnés à eux-mêmes, tous soins physiques, toute cul-

ture de l'âme leur manquant; et ils croissaient paresseux, gourmands, égoïstes et menteurs; apprenant, des querelles incessantes dont ils étaient les inévitables témoins, à ne point respecter des parents qui, depuis longtemps, avaient cessé de se respecter eux-mêmes. Tonina se détourna de ces tristes tableaux avec un insurmontable dégoût.

« Telles sont les suites inévitables du mariage, murmura à son oreille l'ange mauvais, qui ne lui avait montré ce spectacle que pour l'amener à la contemplation d'un autre groupe. A ta droite, continua-t-il, des sottes, qui ne cesseraient de te reprocher les joies permises au jeune âge; à ta gauche, des familles, dont chacune renferme dans son sein un petit enfer qui pourrait rendre jaloux l'enfer lui-même; tu n'y as vu que l'absence de cœur et la désunion; si je te montrais le désordre, la misère, l'avilissement qui en découlent, tu frémirais. Mais porte tes yeux plus loin, sur ces nobles femmes qui, vouées au culte de l'art, vivent seules, enivrées de légitimes succès; c'est de ce côté que doivent tendre tes pas; aucun autre amour que l'amour de la gloire ne saurait convenir à ton grand cœur.

— Orgueil! orgueil! s'écria avec force le bon ange; cet amour d'une gloire périssable, cette soif d'une vaine renommée, orgueil! tout cela n'est qu'orgueil! D'ailleurs, qui te dit, Tonina, que la gloire soit, en effet, le partage de ces créatures? L'homme les discute, les raille et les nie; ou met tout en œuvre pour leur faire obstacle; voilà pour celles dont le succès couronne le travail; que dire de celles qui usent toute leur vie en efforts impuissants? Comment peindre l'amertume des refus éternels auxquels elles sont en butte, et leurs luttes incessantes avec la misère? Comment peindre ce que la réussite de leurs rivaux leur fait éprouver de dépit et de rage? L'envie creuse leurs joues et allume la flamme de leurs yeux, et c'est par un enfer anticipé qu'elles arrivent à l'enfer! »

Tonina tressaillit, et, détournant la vue des palmes et des couronnes que lui montrait l'ange des ténèbres, elle reprit sa course, déplorant le séjour funeste qu'au début du chemin elle avait fait parmi les vierges folles, et dont son front portait la tache indélébile!

Un assez long espace avait été de nouveau franchi; le sentier n'avait rien perdu de son apreté; mais les pieds de la voyageuse s'étaient endurcis, et, s'ils se heurtaient encore aux cailloux qui hérissaient la route, du moins ils ne s'y déchiraient plus. Elle marchait pensive et les yeux baissés, lorsque de bruyants cliquetis de verres et d'assiettes lui firent redresser la tête, et l'ange mauvais l'attira de quelques pas vers le côté d'où ces différents bruits partaient, en même temps que le bon ange en détournait les yeux avec un visible dégoût.

Sous des berceaux de vignes en plein rapport, au milieu d'un verger où de magnifiques poires, la pêche exquise, la fraise parfumée et la figue moelleuse le disputaient entre elles de saveur et de beauté, où d'étroits sentiers serpentaient au travers de melons odorants et de légumes amenés par la culture à un développement merveilleux, de grandes tables chargées de viandes, de vingt sortes de poissons et de vins de tous les pays, étaient dressées; une foule nombreuse et avide se pressait autour d'elles et semblait faire assaut de voracité. Ils étaient tous hauts en couleur, gras et lourds, insatiables, s'inquiétant peu de leurs voisins, lesquels le leur rendaient bien; ils attiraient

à eux les morceaux les meilleurs, et, si celui sur lequel ils avaient jeté leur dévolu se trouvait arrêté au passage par quelque main plus alerte, leurs yeux lançaient des éclairs, et leurs lèvres charnues frémissaient de dépit.

Néanmoins, l'odeur pénétrante qui parvenait jusqu'à la voyageuse allait peut-être l'entraîner à céder aux instigations de l'ange des ténèbres et à prendre place parmi les convives, lorsqu'un regard jeté sur l'ange de lumière lui fit soudain partager la répulsion que ces grossiers plaisirs ne peuvent manquer de faire naître chez toute créature qui garde présent à l'esprit le souvenir de sa céleste origine; ce que voyant, l'ange mauvais, irrité de la résistance de Tonina, fit changer la scène, et quelque chose d'étrange se déroula sous ses yeux.

Des monceaux de reluisantes pièces d'or, de l'or en lingots, en vaisselle, en bijoux; des diamants, des émeraudes, des rubis, des saphirs, toutes les richesses que recèlent la terre et la mer, étincelèrent sur le côté gauche du sentier, aussi loin que la vue se pouvait étendre, et Tonina en fut éblouie.

« A toi, à toi, tout cela peut être à toi, viens! » murmura le démon.

« L'or, vois-tu, ajouta-t-il, c'est la jeunesse, c'est la beauté, c'est la grâce et l'esprit; c'est le savoir acquis sans labeur; c'est le talent, c'est la puissance! sans or, l'homme n'est plus que le jouet méprisé des autres hommes; avec de l'or, il en est le roi! »

Ces discours, auquel se joignaient l'expression ardente et le geste entraînant, produisit une vive impression sur l'esprit de la voyageuse, et allait peut-être ébranler sa résolution, lorsque l'ange du salut lui fit remarquer, autour et près de ces incalculables richesses, une cohue de misérables qui tendaient vainement des mains suppliantes et mouraient faute de secours.

« C'est ainsi que l'amour de l'or pétrifie le cœur, » murmura-t-il.

A cet aspect, à ces paroles, Tonina frémit et s'éloigna de ces lieux à grands pas.

Cependant la voyageuse avait fourni plus des deux tiers de sa course; déjà, au loin, elle pouvait en apercevoir le terme; le désir lui vint alors de s'arrêter et de regarder en arrière, et l'ange mauvais saisit cette occasion d'essayer de nouveau son pouvoir sur une âme qu'il avait vue lui échapper à plusieurs reprises, soit par son repentir, soit par sa résistance à d'insidieux conseils.

Tonina, ayant évoqué le souvenir des heures qu'elle avait vécues, des faits dont elle avait été le témoin, des chagrins qu'elle avait soufferts, se sentit prise soudainement d'un découragement profond et d'un irrésistible mépris pour elle-même et pour l'humanité tout entière.

« Que de misères, d'égoïsme et de faiblesse chez moi et chez les autres! s'écria-t-elle; quelle dérision que notre être! Soumis aux instincts les plus grossiers, esclave de nos besoins, plus encore de nos caprices; subissant l'influence du froid, du chaud, de la tempête; ballottés et trompés les uns par les autres; sacrifiant notre dignité sur tous les autels; orgueilleux et vils, vantards et lâches; redoutant la souffrance, et, si stupides, que nous ne la savons point éviter; maladroits, imprévoyants, envieux, menteurs

aux autres et à nous-mêmes! ah! ce dut être dans un jour de colère que le Créateur anima l'argile, et il ne peut s'attendre à ce que la créature le bénisse de ce don fatal.

— Allons, allons! se dit le démon faisant entendre un petit rire sec et strident, le désespoir fut et sera toujours un des plus actifs pourvoyeurs de l'enfer; l'insecte trouvera toujours un certain charme à dresser ses petites antennes, à se hisser sur ses petits ergots, et à lancer de sa petite voix formidable une malédiction dans les airs. »

Et le rire glacial se fit entendre de plus belle, et, palpitant de convoitise, l'ange des ténèbres étendit sa main sur la malheureuse femme, dont le grand œil fiévreux, les joues pâles et creuses, les dents serrées, les mains contractées, attestaient l'incommensurable angoisse.

Mais le bon ange veillait!

« Tonina, Tonina! dit-il, rafraichissant de sa pure haleine le front brûlant de la voyageuse, ce n'est point sur la terre, mais vers le ciel, qu'il faut diriger ta pensée; la terre est un lieu d'épreuves; le mal y est inévitable; pourtant, à côté du mal, Dieu a mis le repentir qui rachète, et les saintes larmes qui purifient. Tu te plains de ta fragilité! est-ce que le secours divin manque jamais à celui qui l'implore? Tu te plains de la douleur! est-ce que le salaire n'entraîne pas le travail? Est-ce dès le matin et sans avoir rien fait encore que l'ouvrier a droit au paiement de sa journée? Sans doute l'Être suprême eût pu vous créer invulnérables à la tentation et tout de suite heureux, il ne l'a point fait; il veut que la félicité qu'il vous réserve soit méritée par quelques jours d'épreuves, comme le maître veut que le prix de la journée soit gagné par quelques heures de labeur; cela est juste, nous ne pouvons que nous soumettre, adorer d'impénétrables vues, et achever une tâche à l'accomplissement de laquelle de si glorieuses récompenses sont promises. »

« Songe donc, songe, pauvre Tonina, continua le bel ange; toute une éternité d'amour, et de quel amour! pour un peu de constance ici-bas! toute une éternité de paix enchantée, de célestes joies, d'inexprimables délices pour quelques heures et quelques larmes! Dieu lui-même, pour ta résignation d'un jour! Tonina, chère sœur, détourne le regard de l'espace franchi, ou, si tu t'y complais, que ce ne soit qu'afin de remercier Dieu de n'avoir point été davantage éprouvée; porte tes yeux de ce côté, vois, la nature entière resplendit sous les feux du soleil couchant, dont le globe majestueux se couvre lentement de ses voiles; de partout l'hymne de reconnaissance et de bénédiction monte vers l'Éternel; le silence se fait, l'oiseau reploie son aile, la fleur dérobe son sein à la fraîcheur de la nuit, la feuille de l'arbre cesse de frémir, les ténèbres remplacent le jour; la mort, non point hideuse, mais calme et sereine, s'approche de nous et s'assied au travers du sentier; Tonina, les temps sont révolus, la tâche est accomplie! »

Ces paroles n'étaient point achevées, qu'un double cri résonna jusqu'au plus haut des cieux et jusqu'au plus profond des enfers: cri d'ineffable espérance chez Tonina, cri de rage chez le démon!

ADAM BOISGONTIER.

LA VIE REELLE.

(Suite.)

Janvier 18...

J'ai reçu de mon mari la lettre que j'insère ici.

» Paris, 20 janvier 18...

» CHÈRE ISABELLE.

» Aussitôt mon arrivée à Paris, je me suis rendu chez le notaire de M. Deligny; il m'a appris qu'on n'attendait que ma présence pour procéder à la levée des scellés, et c'est aujourd'hui que cette affaire a eu lieu. Nous nous sommes réunis à la maison mortuaire, l'officier de paix, son greffier, le notaire, notre cousin Daniel et moi. L'habitation de notre parent présentait un aspect triste et presque repoussant, car cette tristesse était sans dignité, et il semblait que la mort fût tombée là comme un coup de foudre, au milieu de quelque fête bachique, dont il restait autour de nous des traces trop évidentes. A mesure qu'on ouvrait les portes scellées des chambres, nous voyions mieux le mélange de luxe et de désordre répandu dans cet appartement. Le couvert était encore mis dans la salle à manger, et la table pliait sous un amas confus d'assiettes, de plats, de corbeilles remplies de fleurs fanées et de fruits en pourriture; une odeur nauséabonde s'exhalait de cette pièce longtemps fermée. Dans le salon, sur le guéridon, étaient épars des albums, des brochures, des journaux dépliés; les tables à jeu étaient dressées, les cartes et les jetons se trouvaient là comme si les joueurs venaient de quitter la partie; sur la cheminée, sur les étagères, on voyait des verres de punch à moitié vides, et les bougies allumées pour la dernière soirée avaient brûlé jusqu'à leurs colletteries de papier. Ce salon était décoré avec recherche; on y avait accumulé des meubles d'un grand prix, des rideaux de brocatelle, des tapis, des objets d'art d'une belle facture, mais d'un goût équivoque. Même luxe, même recherche dans la chambre à coucher; sur la toilette, on trouvait, en vermeil, en cristal, en porcelaine, tous les ustensiles que la propreté et la coquetterie ont pu inventer; le lit était magnifique, mais, hélas! au milieu de la couche affaissée, on voyait l'empreinte du cadavre de son dernier possesseur; et sur une petite table, au chevet un bénitier de faïence, un crucifix de cuivre, empruntés sans doute, pour la dernière cérémonie, à la mansarde de quelque bonne voisine, contrastaient par leur indigence avec ce fastueux chaos de bronzes, de dorures, de glaces, de velours, dont nous étions environnés. Quand même je ne l'aurais pas su, j'aurais facilement deviné que le pauvre Deligny s'était vu enlever par une mort subite, au milieu d'une fête, et que, livré à la domesticité vénale de Paris, il ne s'était rencontré auprès de lui aucune main amie qui rétablît l'ordre et la décence autour de son lit de mort. La religion n'avait pas eu le temps de pénétrer dans cette triste maison: la justice seule y était entrée pour sauvegarder

les droits des héritiers. Ce spectacle me remplit l'âme de dégoût et de tristesse; je pensai alors à notre intérieur si doux, chère et bonne Isabelle; je m'y replongeai par le cœur, et je t'aimai encore plus que de coutume, s'il est possible.

» Les scellés levés, le notaire nous déclara que le défunt n'avait fait, à sa connaissance, aucune disposition testamentaire, mais cependant un testament olographe pouvait exister, et on se mit à fouiller les meubles et à collationner les papiers. Durant cet examen j'acquis la conviction que la fortune de Deligny était belle, mais qu'elle était due, en partie, à des moyens que la stricte délicatesse n'approuve pas. Opérations de banque frisant l'usure, agiotage, spéculations que le hasard avait couronnées, telles étaient les sources de ces richesses dont je tremblais de devenir l'héritier. J'étais en grande conversation avec ma conscience, lorsqu'un cri du notaire m'interrompit: — Voilà le testament! dit-il en montrant un pli cacheté qu'il venait de trouver dans un tiroir du bureau. Nous nous assimes tous et le silence régna. J'étais, je te le jure, fort tranquille au moment d'être dépossédé de mes droits, mais le cousin Daniel ne montrait guère de philosophie. A l'annonce du testament, il avait pâli et rougi, et un frisson nerveux agitait ses mains. Le notaire ouvrit le redoutable papier, assujettit ses lunettes et lut d'une voix haute et posée. M. Deligny, après avoir affirmé qu'il jouissait du plein exercice de sa raison, déclarait que, n'ayant pas de relations avec sa famille (ce qui est vrai), vivant dans le célibat, sans héritier direct, ayant dû les moments les plus agréables de sa vie à l'art théâtral, il légua sa fortune, dont l'énumération suivait, moitié au grand Opéra de Paris, moitié au Conservatoire, pour y fonder des bourses en faveur des jeunes gens qui se destinent à l'art dramatique.

» Ce testament, en bonne et due forme, fut un véritable coup de théâtre. Le juge de paix, homme grave, était indigné; le notaire hochait la tête en murmurant: — Vieux fou! il a bien fait de ne pas me faire libeller ses sottises! Daniel paraissait atterré; seul, j'étais dans mon assiette, et je me répétais, à part moi: Isabelle n'en sera pas fâchée. Cette fortune, dont je connaissais les sources impures, ne me faisait plus envie ni pour toi ni pour moi.

» Nos affaires étant terminées, nous nous en allâmes; Daniel m'accompagna jusqu'à mon hôtel, et en chemin, il exhala sa bile. — Comme il m'a trompé! répétait-il sans cesse, moi qui pensais... moi qui croyais... — Que vous seriez son unique héritier? dis-je enfin. — Je ne dis pas cela, cousin, répondit-il en se défendant, mais enfin... — Mais enfin! — Figurez-vous qu'un jour je le rencontre dans la rue, ce traître de Deligny; il me fait mille amitiés, il se plaint de sa santé, il me dit qu'il n'ira plus loin, et il finit par ajouter d'un air narquois: *Ce qui me console, c'est que je vois mon héritier devant moi...* il me serre la

main et il me quitte. Vous jugez d'après cela... — Je ne comprends pas du tout. — Eh! c'était devant le péristyle de l'Opéra, j'y tournais le dos, et Deligny, en me parlant, voyait en effet son héritier devant lui...

» Je l'avoue, chère femme, que je ne pus m'empêcher de rire de cette douleur d'héritier trompé. Pour moi, je suis tranquille et satisfait, je sais que tu t'applaudiras de ne pas léguer à tes enfants un argent souillé; je connais la modestie et la modération de tes desirs; tu acceptais l'héritage, mais tu seras heureuse sans lui. Donc tout est bien, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

» Maintenant, ma bonne et chère amie, j'ai hâte de revenir auprès de toi; Paris me pèse, je ne suis bien que chez moi, c'est-à-dire près de toi. Embrasse nos enfants; je rapporte à Robert des livres et une boîte de dessin, à Antoinette une robe et une boîte à ouvrage, à Léonce des jouets, à toi... devine! Adieu, chère et bien-aimée femme; dans deux jours, je serai auprès de toi. A toujours. J. V.

» Quel beau chapitre à ajouter à mon *Traité des testaments* ! »

Mon bon mari! il m'a devinée; je suis enchantée que l'héritage nous échappe et que nous restions dans notre médiocrité à jamais bénie! Dieu a choisi pour nous, je l'en remercie mille fois. Je plains ce malheureux M. Deligny, qui a vécu sans famille et qui est mort sans Dieu. Quel effrayant contraste entre cette vie frivole, cette soif d'argent et de plaisirs, ces fêtes bruyantes dont il s'environnait, et cette mort subite qui est venue le saisir et le trainer aux pieds de son Juge! Il donne tout son bien au théâtre... ah! qu'il vaudrait mieux, au moment suprême, avoir donné un seul verre d'eau à un pauvre, puisque Jésus a dit que ce verre d'eau ne resterait pas sans récompense! Je ferai prier pour Deligny, pauvre âme abandonnée...

Janvier 18...

Mon bon Julien est revenu; grande fête au logis... j'en ai le cœur plein de joie... il a vu à Paris Ernest et Ferdinand, les fils d'Éléonore; ils finissent leurs études, et sont en très-bonne voie. J'aurais peut-être désiré cette fortune, si elle avait pu servir à obliger des parents, des amis; mais, grâce au ciel, tous ceux que nous aimons sont, par leur travail, en très-bonne position.

Mai 18...

Je suis inquiète de Léon... Qu'a donc cet enfant? Enfant! il ne l'est plus, il a atteint l'âge d'homme; mais, pour Albert et moi, c'est toujours notre petit frère Léon, notre Benjamin... Il paraît triste, morne, il nous fuit, et, quoiqu'il ait terminé ses études de médecine d'une manière brillante, il ne paraît pas décidé à se fixer parmi nous et à se faire une clientèle. Il y a un chagrin dans cette âme... mais lequel?

Juillet 18...

Aujourd'hui Léon est venu me voir, et, comme de coutume, après quelques paroles échangées, il s'est assis silencieux et il est tombé dans une rêverie profonde. Je n'osais rien dire: son air sombre et bougonné me causait une impression de malaise, j'aurais voulu

l'interroger, le caresser, le forcer à m'ouvrir son pauvre cœur; mais je n'osais, et je pensais à notre bien-aimée mère qui aurait eu le *Sésame, ouvre-toi* de l'âme de son fils! Tout à coup on sonne; j'avais fait défendre ma porte, on m'apporta une carte, avec les noms: Monsieur et Madame A.... C'étaient de jeunes mariés, parents de Henriette, qui venaient faire leur visite de noces. Je jetai la carte sur la table, Léon la prit, la lut, et je vis une pâleur subite se répandre sur son visage, ses lèvres se contractèrent, et avec un mouvement nerveux il roula la carte et la jeta loin de lui. — Qu'as-tu donc? m'écriai-je. Il ne me répondit pas et se cacha le front dans ses mains. Je les pris en badinant, je découvris sa figure, et je vis, avec un mortel effroi, qu'elle était couverte de larmes. — Mon bon Léon! répétais-je encore, qu'as-tu? — Rien, me dit-il, elle est mariée... tout est fini! — Mariée! qui donc? serait-ce Marguerite? (Marguerite est aujourd'hui madame A....) — Ne prononce pas son nom, s'écria-t-il, cela me fait mal. — Tu l'aimais donc? — Je l'aimais, ma sœur, et je croyais en être aimé; sa famille, ses frères semblaient me voir avec plaisir; l'avenir me paraissait assuré, et je partis tranquille pour Paris, afin d'y continuer mes études; je travaillai comme on travaille pour faire un beau nom à la femme qu'on aime... je revins: Marguerite était mariée, et l'on m'expliquait son mariage en me disant: M. A.... est si riche! — Mon pauvre Léon!

Il me prit la main et me dit: Tu me plains! oui, je souffre, mais je ne veux pas m'abandonner à mon chagrin, il pourrait être un mauvais conseiller. Écoute, il me faut une vie active, occupée, qui me fasse, à force de fatigue et d'études, oublier mes rêves: j'ai, en conséquence, sollicité une commission d'aide-major, et je l'ai obtenue... Dans trois jours, je pars pour la Morée avec le corps expéditionnaire du colonel Fabvier...

J'étais stupéfaite, je pleurais; notre petit Léon allait partir! Il reprit avec énergie: — Je vaincrai un funeste amour en m'occupant des autres, et je reviendrai ici guéri, ou du moins fortifié contre moi-même. Prie pour moi, ma sœur!

Je voulus le raisonner, l'engager à demeurer parmi nous; tout fut inutile. Il craint sa douleur, il craint qu'elle l'entraîne vers l'oisiveté, vers la mauvaise compagnie, vers des faiblesses indignes d'un honnête homme, et il réagit contre elle de toutes les forces de sa volonté. Oh! quel cœur Marguerite a déchiré! J'aurai bien de la peine à lui pardonner.

Juin 18...

Léon est parti, bien triste encore, mais ferme et décidé à se vaincre. En le quittant, après l'avoir une dernière fois serré dans mes bras, je me disais, pensant à cette douleur qui l'exile loin de son pays et de sa famille: Voilà donc ce qui attend mes fils; ils n'échapperont pas à l'implacable loi de la peine... Robert grandit, les heureuses années de l'enfance fuient à tire-d'aile, bientôt il sera dans nos rangs, c'est-à-dire enrégimenté pour le grand combat de la souffrance et de la vie... Mais en attendant qu'il arrive à l'âge d'homme, il est écolier, franc écolier, un peu braque peut-être... La timidité gracieuse de l'enfance a disparu, je ne retrouve plus mon joli Robert, en fourreau blanc et aux longs cheveux bouclés, dans ce grand garçon tapageur, à la tournure leste et vive, au re-

gard curieux et malin. Il est beau cependant, il est bon aussi, en dépit de ses espiègleries. Il brille parmi ceux qui pâlisent sur le *De Viris*, mais il excelle aussi à jouer aux barres, à lancer la balle, à faire tourner la toupie, et malheureusement à faire des niches aux passants, et j'ai eu plus d'une réprimande à lui adresser à cet endroit. Un vieux rentier, jadis valet de chambre d'un grand seigneur, est, je ne sais pourquoi, la *bête noire* des collégiens : rien ne manque à ses tribulations : coups de sonnette aux heures indues, poissons d'avril, messages baroques. Robert est un de ses tourmenteurs ; aussi comptons-nous saisir la première occasion pour lui faire à ce sujet une sérieuse leçon.

Juin 18...

L'occasion ne s'est pas fait attendre. M. Jacquot, c'est le nom du vieux rentier, est grand, maigre, tout d'une pièce, et, entre autres ridicules, il a celui de porter, râpés jusqu'à la corde, les habits de son défunt maître. Il affectionne surtout un vieux manteau brun, qui, étalé sur ses maigres épaules, semble suspendu à un porte-manteau.

Toute la ville connaît ce manteau et son possesseur. Aujourd'hui, M. Jacquot est venu me demander ; il était blême de colère, et tenait à la main une grande pancarte sur laquelle une main trop connue avait écrit en belle *batarde* (Robert fait honneur à mademoiselle Langevin) : *Manteau à vendre*. — Tenez, madame, me dit le vieillard, voilà ce que votre fils a eu l'insolence d'attacher à mon manteau, au moment où je me promenaïs paisiblement sur le cours... Je l'ai bien reconnu, lui et son camarade, le petit Frédéric... Ils s'entendent comme larrons en foire, ils s'entendent pour insulter un vieillard !

J'étais peinée en voyant l'émotion et la colère de ce pauvre homme, et je lui dis dans toute la sincérité de mon cœur : M. Jacquot, je vous prie de pardonner à mon fils ; je vous fais des excuses en son nom et au mien, et je réclame votre indulgence pour un enfant qui est espiègle, mais non pas méchant.

Ces paroles désarmèrent M. Jacquot : — Je ne lui en veux pas, me dit-il, mais je voudrais qu'il comprît qu'on doit du respect, même à un pauvre domestique, quand il est vieux. — Il le comprendra répondis-je, et cela ne se renouvellera plus.

M. Jacquot s'en alla, et je racontai l'aventure à mon mari, qui n'était nullement disposé à l'indulgence. Mons Robert fut, à son retour, sévèrement grondé par son père, qui lui déclara qu'il ne lui pardonnerait que sous la condition qu'il irait faire ses excuses à M. Jacquot. Le pauvre Robert avait peine à s'y décider ; je l'attirai à moi et je lui dis tout bas : — Ta faute a fait de la peine à ce vieillard : ne veux-tu pas la réparer ? — Tu crois que je lui ai fait de la peine, vrai, maman ? — Très-vrai : il est pénible à son âge, en cheveux blancs, d'être un objet de moquerie pour des écoliers. Robert baissa la tête, réfléchit un peu, s'avança vers son père, et dit d'une voix posée : — Papa, je vais vous obéir. Il sortit, suivi du domestique, et il revint au bout d'une demi-heure, la conscience nette et le front radieux : — M. Jacquot est un bien brave homme, nous dit-il avec expansion : il m'a embrassé en me disant : Ne fais plus de peine aux vieilles gens, ni aux pauvres, entends-tu, mon garçon ! puis, il m'a montré sa maison, son jardin, son tour... Il sait tour-

ner, papa ! il fait des dévidoirs, des jeux d'échecs, toute sorte de choses... et il a dit que si vous le vouliez, il me montrerait à tourner....

Les yeux brillants de Robert sollicitaient une permission ; je regardai mon mari, qui répondit : — Je n'y vois nul inconvénient. M. Jacquot est un fort honnête homme, et tu pourras, Robert, aller chez lui de temps en temps... Mais plus de *niches*, à personne, tu m'entends ? — Non papa, je vous le promets...

J'ai eu ce matin un tête-à-tête avec mon fils. Il se dispose à faire sa première communion ; encore quelques mois et ce grand acte sera accompli. J'ai tâché de lui faire comprendre combien ses turbulences d'écolier seraient peu en harmonie avec les dispositions calmes et sérieuses que la religion réclame de lui ; il a paru touché, il m'a fait de bonnes promesses, et je crois que cette chère petite âme va faire un pas dans la voie du bien. Mon Dieu, veillez bien sur lui, gardez-le de toute souillure, fortifiez-le contre les épreuves de l'avenir, et amenez son père à vous connaître, à vous adorer comme vous méritez d'être connu, d'être adoré par une âme telle que la sienne !

Nous recevons de bonnes nouvelles de Léon ; son esprit paraît se rasséréner, sous la double influence d'une vie active et d'un beau pays. Le nom de Marguerite ne se trouve jamais dans ses lettres ; je ne la vois plus, car je ne veux pas que mon frère puisse rencontrer chez moi une impression pénible, mais la voix publique assure qu'elle n'est pas heureuse.

Septembre 18...

Nous passons les vacances à la Ronde, qui appartient aujourd'hui à Albert. Que de souvenirs du passé je retrouve, semés dans ces champs et ces bois, ou enclos entre les murs de cette maison qui vit mourir ma mère ! Tous les matins, en allant à l'église, je salue la croix qui s'élève sur son tombeau....

Là dorment soixante ans d'une seule pensée !
D'une vie à bien faire uniquement passée,
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté !
Tant d'aspirations vers son Dieu répétées !
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage à l'immortalité !

Ces vers, qui peignent si bien celle qui n'est plus parmi nous, reviennent toujours à ma mémoire dans ces lieux remplis d'elle.

Nos enfants sont bien heureux ici dans la liberté de la campagne. Mon mari a donné à Robert, en récompense de ses triomphes classiques, un petit poney qui fait ses délices et son orgueil ; Adolphe et lui s'en servent tour à tour, sous les yeux de mon frère, qui est leur maître d'équitation. Antoinette, ma chère et douce enfant, a la passion des fleurs ; elle cultive son parterre, elle remplit tous les matins ses vases, ses jardinières d'une moisson nouvelle, récoltée aux champs et au jardin ; tous les coins, tous les angles du vieux logis sont garnis, grâce à ses soins, de buissons fleuris ; elle arrange le dessert et y mêle aussi des fleurs ; nous lui devons des *surtouts* magnifiques qu'elle improvise avec de la mousse et des fleurettes, et elle montre vraiment du goût dans l'arrangement de ces branches, de ces graminées, de ces fleurs sauvages, de ces pampres qu'elle prodigue autour de nous. Léonce la suit toujours, il l'aide quelquefois, et plus souvent il

dérange ses combinaisons... Henriette et moi nous nous promenons beaucoup; nous visitons l'école, devenue très-florissante, nous allons voir nos vieux amis et nous n'oublions pas les pauvres.

Octobre 18...

Ce matin, à la messe, nous avons tous remarqué un jeune frère de la Doctrine chrétienne, un *Ignorantin*, comme on les appelle, distingué du type uniforme de ses compagnons, qui, pliés sous la même règle, semblent avoir tous la même physionomie. Sa figure, bronzée par le soleil, et traversée de deux cicatrices, avait une expression mâle, intrépide, que ne déparait pas la gravité de l'état religieux; sa haute taille avait cette attitude militaire qui se reconnaît et se retrouve toujours sous la redingote, ou la blouse, ou le froc, ou la soutane. Qui était-il? Le curé, qui dinait avec nous, se chargea de nous l'apprendre.

« En 1814, nous dit-il, un jeune homme, un brillant officier, après avoir fait la campagne de France, revenait chez sa mère... il n'avait plus qu'elle... Il s'attendait à la voir accourir à sa rencontre; il avait rêvé sa joie et ses embrassements, et les baisers de son petit frère qu'il avait quitté au berceau... Personne ne vint... la maison semblait frappée de silence et de deuil... Une domestique lui dit : « — Madame est en haut. » Il courut, il ouvrit la chambre de sa mère... elle était là, mais en pleurs, mais penchée sur le lit de son frère expirant. Il se jeta à genoux à côté d'elle; elle le prit dans ses bras en disant : « Mon fils, pardonne-moi, je n'ai pu le quitter, il se meurt! »

» Le pauvre petit se mourait en effet, et le jeune officier, qui, sous la tente, au bivouac, avait tant de fois pensé à ce joyeux retour, fut inondé aussitôt de l'angoisse de sa mère. Pendant deux heures il l'aïda dans les soins inutiles qu'elle rendait à l'enfant, il pleura, il pria avec elle; enfin, voyant que la vie se retirait de ce petit corps, que l'âme de cet ange errait sur ses lèvres, le jeune homme se pencha sur le lit, il appuya sa tête sur les pieds glacés de son frère, et il dit au bon Dieu : « — Seigneur, rendez cet enfant à ma mère, et je fais vœu de consacrer ma vie aux petits enfants pauvres, de leur apprendre à vous connaître et à vous servir. »

» Ce cri d'amour filial et fraternel monta jusqu'au ciel; la mère tourna les yeux vers son fils aîné et lui dit : « — On dirait qu'il respire mieux!... » Huit jours après l'enfant était guéri, et le jeune capitaine embrassait sa mère et lui donnait son épée, en disant : « — Tu la remettras plus tard à Henri; lui aussi peut-être servira son pays! »

» Aujourd'hui le capitaine s'appelle le frère Augustin; c'est lui que vous avez vu ce matin à la messe. La pauvre mère vit encore, et ne sait lequel des deux fils elle aime le mieux : le sauvé ou le sauveur (1).

Nous pleurons en écoutant ce touchant récit, et Robert s'écriait : « Je voudrais en faire autant pour maman et pour Léonce! »

Novembre 18...

Nous voici de retour à la ville, et nous avons repris notre vie accoutumée. Robert continue ses études re-

ligieuses, et, je le vois avec joie, la connaissance plus approfondie des doctrines de l'Évangile produit en lui un heureux et visible changement. Doux, affectueux envers son frère et sa sœur, il est pour nous d'une soumission parfaite, et il fait de réels efforts pour modérer la légèreté impétueuse de son humeur. Il met de côté les trois quarts de l'argent destiné à ses menus plaisirs, et cette somme sera consacrée à habiller un ou deux enfants pauvres le jour où il fera sa première communion. Cher enfant! puisse-t-il répondre aux grâces que Dieu lui fait!... puissent sa jeunesse et son âge mûr réaliser les promesses de son enfance!

Février 18...

Nous recevons de bonnes nouvelles de mon frère Léon; il a quitté la Morée, il voyage en Orient, et l'étude, l'amour de l'antiquité, l'aspect de ces belles contrées, ont peu à peu guéri la blessure de son cœur. Son voyage se prolongera encore deux ou trois années...

Mars 18...

J'observe depuis quelque temps un fait qui me remplit de joie. Julien, qui jusqu'ici choisissait pour ses lectures favorites des ouvrages de littérature ou d'histoire, s'est attaché, depuis cet hiver, aux livres religieux, controverse, dogme ou morale. Il a pris dans la bibliothèque de mon père et il a lu tour à tour Bossuet, Bourdaloue, de Maistre, et il me semble qu'il fait de leurs ouvrages un objet d'examen et d'étude... Mon Dieu! bénissez son travail, bénissez ses réflexions; que la méditation de votre loi fasse ses délices, et révèle enfin à son cœur l'éternelle vérité, qui est vous-même!

Avril 18...

Le grand jour de la première communion approche; mon pauvre Robert me semble bien disposé; il est plein de foi, de sincérité, de pieux desirs... Je jouis des beautés de cette âme qui s'épanouit sous mes yeux et qui se pare comme un autel pour recevoir son Créateur! Chère âme de mon enfant, puisses-tu rester toujours digne de cette faveur ineffable!... puisse l'épreuve de la vie te trouver fidèle et répondre à cette belle aube de l'adolescence, si pleine de fleurs et de promesses!

2 Mai 18...

J'inscris cette date, la plus belle de ma vie. Aujourd'hui mon fils, mon bien-aimé Robert, s'est approché pour la première fois de la sainte table, et Dieu, par une faveur signalée, a mis le comble à tous les bienfaits que j'ai reçus de sa bonté.

De grand matin, nous nous sommes rendus à l'église; je cherchai et je distinguai mon fils parmi ses compagnons à sa taille un peu plus élevée et à son attitude pleine de recueillement et de modestie. Je priais avec une intime confiance pour les premiers objets de mes affections sur la terre, pour mes enfants et pour mon mari; j'étais dans un de ces rares instants où l'on goûte Dieu présent et presque visible; il semblait qu'un léger voile me séparât seule de Celui que j'invoquais, et mon cœur, déjà si plein, déborda

(1) Ce récit est historique, nous avons seulement changé les dates.

de joie lorsque jetant les yeux sur Julien, je vis ses traits chéris couverts de larmes... Le chœur chantait le beau cantique :

Tout l'univers est plein de sa magnificence ;

et notre fils s'avancait vers l'autel pour y recevoir le pain des anges... Ce bonheur ne peut se décrire.

De retour à la maison, après le déjeuner, mon mari me conduisit dans son cabinet et me fit asseoir auprès de lui. Il me prit la main et me dit : « Isabelle, es-tu contente ? — Oui, certes, dis-je, comment ne le serais-je pas ? — Hé bien, que dirais-tu si, d'un mot, je te rendais plus contente encore ? — Que veux-tu dire ? m'écriai-je en me penchant vers lui... mon cœur battait. — Ecoute, reprit-il, Robert sort de l'enfance ; avant peu d'années il sera un jeune homme, il entrera dans le monde, il y rencontrera des écueils... or, je tiens avant tout à ce qu'il conserve la foi, les principes religieux que tu lui as inculqués, parce que je suis convaincu que la foi est la sauvegarde des mœurs et du bonheur. Mais cette foi, il la perdra, ces devoirs religieux, il les négligera, si moi-même je ne joins au conseil l'exemple, et si je lui ordonne des actes religieux dont je m'affranchirai tout le premier ; de deux choses l'une : ou sa foi, ou son respect filial périra dans ce conflit. Je ne veux ni l'un ni l'autre, et désormais Robert n'ira seul ni à l'église, ni à la sainte ta-

ble. — Mon Dieu ! dis-je toute surprise, serait-ce possible ? — Oui, répondit Julien en me serrant dans ses bras, et (je lis dans ta pensée, mon Isabelle) ma nouvelle ligne de conduite me sera dictée par la plus intime conviction. Ton exemple, chère femme, m'a attiré vers la religion ; j'ai lu, j'ai examiné, j'ai étudié ; la grâce de Dieu a fait le reste... je suis chrétien, et pour toujours ! »

Je l'écoutais avec délices et avec larmes ! Grand Dieu ! comment vous remercier ! Ah ! sans doute ceux qui nous ont précédés, nos dignes parents, notre Marie, notre petite colombe envolée au ciel, ont sollicité cette grâce de votre bonté, car j'étais bien indigne, moi, de l'obtenir ! Julien me regardait avec tendresse et il me dit enfin : « Je n'ai pas lu beaucoup de livres saints, mais j'en sais assez, mon Isabelle, pour t'appliquer ce passage : *Le cœur de son mari a mis sa confiance en elle... elle lui a rendu le bien et non le mal tous les jours de sa vie* (1). »

Je pleurais toujours, appuyée sur lui et remerciant tout bas le ciel... La porte s'ouvrit, et Robert vint se jeter dans nos bras...

Il est de bien beaux jours dans la vie !...

(1) Livre des Proverbes, XXXI. Éloge de la femme forte.

LA CHASSE AUX FILS DE LA VIERGE.

Ce fut le 1^{er} septembre que je me mis en route pour aller passer quinze bons jours de vacances chez le frère de ma mère, à deux lieues de la ville d'Honfleur. Je partis le cœur plein de joie ; car, outre que mon oncle est le meilleur des hommes, il possède une immense propriété non loin des bords de l'Océan, où tout se trouve réuni pour charmer et séduire un enfant de Paris !

J'allais revoir Henriette ! la fille adoptive de mon oncle, bonne et charmante enfant dont le cœur reconnaissant payait d'une tendresse extrême le soins que ce père adoptif avait fait prendre de son enfance isolée, et la bonne éducation qu'il lui faisait donner.

Henriette, orpheline à l'âge de deux ans, avait été mise en pension par mon oncle, et venait deux ou trois fois par an goûter à la ferme quelques-unes des joies de la famille. Pour ma part, mon cœur l'avait adoptée comme une sœur, et chaque année, en la retrouvant grandie et en voyant son jugement se former, je m'applaudissais de cette demi-parenté que le ciel s'était plu à créer entre nous.

Mon oncle fait valoir lui-même, et le vieux château, habité jadis par de grands et nobles seigneurs, a dû abdiquer ses allures anciennes pour revêtir, entre les mains du cultivateur, l'aspect d'une ferme opulente.

Une grande partie du parc a été réservée ; et les chênes séculaires qui en font le principal ornement donnent à des milliers de petits oiseaux, heureux

parasites vivant de rapine et de pillage et chantant du matin au soir des hymnes de bonheur et de joie !

Outre les sites pittoresques qui avoisinent le parc, de la belle terrasse qui l'entoure, l'œil charmé peut voir au loin les bords splendides de l'Océan ; les fraîches prairies qui sont les dépendances de la ferme sont couvertes de bestiaux, presque aussi blancs, presque aussi soignés que ceux que M. de Florian s'est plu à nous représenter ! Heureux et paisibles animaux ! jouissant largement du présent, sans prévision de l'avenir !

Mon oncle, malgré ses soixante ans, est aimable, vif, accort, bienveillant ; il passe pour un savant, mais sa science n'est en aucune façon entachée de pédantisme. Ce n'est point dans le fatras de livres plus ou moins poudreux qu'il la puise ; il la cherche dans la nature, il observe, il étudie, car c'est surtout pour les sciences naturelles qu'il s'est toujours senti du penchant. Aussi tout ce qu'il dit, tout ce qu'il raconte, intéresse ou amuse, et le plus léger brin d'herbe, comme le plus petit insecte, a sa page et son histoire. Malgré l'estime profonde dont il est entouré, il passe pour avoir dans l'esprit de certaines originalités. Il ne s'est pas marié, parce qu'il aurait craint, dit-il, de ne pas rendre une femme heureuse, et ne voulait pas lui imposer ses idées et ses goûts, qu'il assure être bizarres et excentriques.

Ce qui ajoutait encore à mon bonheur, c'était la surprise qu'un de mes cousins venait de me ménager en m'envoyant un beau fusil de chasse. Depuis long-

temps j'avais tenté déjà d'en obtenir un de la générosité de ma mère ; mais, quoique j'eusse dix-huit ans bien sonnés, et déjà taille d'homme, ma bonne mère persistait à voir en moi l'enfant qu'elle avait bercé sur ses genoux, et sa sollicitude ne voulait croire ni à ma prudence, ni à ma capacité pour le maniement d'une arme à feu. Aussi, jusque-là, avait-elle résisté à toutes mes sollicitations, à toutes mes prières, et ce ne fut pas sans un mouvement de terreur qu'elle vit arriver le cadeau de Louis, mon cousin.

Lorsque j'arrivai chez mon oncle, je trouvai Henriette grandie et embellie ; ce n'était pas encore une jeune fille, mais c'était déjà plus qu'un enfant. Il me sembla qu'elle avait beaucoup gagné sous le rapport du jugement et de l'instruction, et mon affection fraternelle en ressentit une véritable joie.

Après les premiers moments d'effusion, mon oncle jeta les yeux sur mon bagage. Et pour la première fois il aperçut mon fusil.

« Toi aussi, tu chasses, petit ? (C'est ainsi que me nommait mon oncle.) Ta mère permet cela ?

Alors tu chasseras hors de l'enclos, pour ne pas effrayer les pauvres oiseaux du parc ! »

Cela me parut une boutade de mon oncle. Je l'avais toujours vu empressé à satisfaire mes désirs, même mes caprices, et je ne concevais pas qu'il pût me contrarier en quoi que ce fût. Pourtant je me consolai bien vite en pensant que je trouverais au dehors plus de gibier peut-être que dans l'enclos, et je m'endormis heureux d'échapper à une impatience de quelques heures.

Quand je m'éveillai, il était sept heures du matin, et c'était à peine s'il faisait jour. Une pluie battante frappait à grand bruit sur les vitraux de ma chambre. L'eau tombait par torrents. Impossible de mettre les pieds dehors. Cela dura douze heures sans arrêter.

Je me sentais des accès de colère, et je ne savais à qui m'en prendre. J'avoue cependant que j'avais parfois la mauvaise pensée de chercher querelle à mon bon oncle ou à Henriette, pour un certain air narquois qu'ils prenaient chaque fois que je touchais à mon fusil.

« Voyez donc, mon oncle, si ce temps-là n'est pas fait pour moi ! Je tiens de la générosité de Louis un fusil digne du meilleur chasseur ; il y a autour de la ferme des endroits renommés pour la quantité du gibier, eh bien ! impossible !

— Tu te reposeras encore aujourd'hui. Ce n'est que partie remise. Demain tu seras plus frais et plus dispos, et pour le moment ma bibliothèque est à ta disposition. »

Lire, quand j'avais rêvé lièvres et perdrix à rompre une gibecière ! Il fallut pourtant se résigner ; c'était ce qu'il y avait de mieux à faire.

Je m'enfermai dans la bibliothèque, dédaignant jusqu'aux lutineries de la pauvre Henriette.

Je rejetai avec colère toutes les œuvres philosophiques du siècle, je dédaignais les plus précieux ouvrages en histoire naturelle, lorsque enfin je tombai sur le *Manuel du Chasseur*. « Bon à étudier, me dis-je en le sortant des rayons... Ah ! voici qui est singulier ! » Et déjà je m'étais emparé d'une brochure soigneusement enveloppée, et portant pour titre : *Mémoire*, présenté à l'Institut, le 21 juillet 1806, par M. Dupont de Nemours, sur le langage et les mœurs des Oiseaux.

J'ouvre le livre du savant bien connu par de remarquables ouvrages et par ses études sur les ani-

maux. Et d'abord je lis sans autre intérêt que celui de la curiosité... A chaque remarque, à chaque observation je souris avec incrédulité... Mais peu à peu mon attention se captive, s'enchaîne, et l'attrait que je prends à cette lecture est si vif, que j'oublie la pluie, que j'oublie mon fusil, que j'aurais même oublié la chasse si le temps eût été beau.

« Serait-il possible, me disais-je à demi persuadé, que l'on puisse avec un peu de patience et de persévérance arriver à connaître le langage des animaux, à le traduire en français presque mot à mot, ainsi que le prétend M. Dupont de Nemours, et comme on le fait de la langue des sauvages ? Serait-il possible qu'ils fussent doués de l'intelligence et de la pensée qu'il leur accorde ?

J'en étais là de mes réflexions, lorsqu'un léger frôlement me fit tourner la tête. Je vis alors, presque appuyée sur mon épaule, la tête blonde et mutine de mademoiselle Henriette lisant avec la plus audacieuse indiscrétion le livre que je méditais depuis une heure !

« Des notes sur les chants des oiseaux ! s'écria-t-elle en riant. Oh ! la singulière musique. Vois donc Henri, ce que dit l'alouette quand elle a laissé ses petits dans les blés et qu'elle s'élève à perte de vue... la voilà qui monte... écoute... mes petits ! petits ! petits ! mes jolis, jolis, jolis, jolis, jolis, jolis, jolis petits !...

On ne l'entend plus... Ah ! que c'est bizarre ! j'aime ce livre-là, moi.

— Voilà bien les jeunes filles, lui dis-je, impatienté, et avec un air de pédagogue, s'attachant toujours dans une lecture aux endroits frivoles !

— Oh ! que vous êtes de mauvaise humeur aujourd'hui, Henri ! est-ce ma faute si je suis tombée sur ce passage ? » Et Henriette s'enfuit. Je dois l'avouer, je me trouvais heureux d'être seul.

Je relus alors le mémoire, pesant, commentant chacune des observations de l'auteur ; et à partir de ce moment, je choisis dans la bibliothèque tout ce qui pouvait avoir rapport à ce que je venais de lire ; les oiseaux surtout m'apparurent tout différents de ce que je les avais jugés jusque-là. Dans la vie domestique je les trouvais ingrats, égoïstes, et sans affection, je les vis à l'état de liberté, affectueux, intelligents : je trouvais parmi eux des exemples touchants d'amour maternel, de fraternité, de dévouement ; et en pensant que pendant ces jours de vacances j'avais fondé une de mes plus grandes espérances de plaisir sur leur destruction, j'arrivais à me demander si ce n'était pas un véritable crime que de détruire ces petits êtres inoffensifs.

Le lendemain le temps était superbe. « Allons, me dit mon oncle en entrant dans ma chambre, lève-toi, Henri, le soleil dore la montagne Sainte-Catherine, la nuit a séché la terre, la chasse sera bonne.

— Henriette viendra-t-elle avec nous, mon oncle ?

— Henriette dort encore, reprit mon oncle, et je n'ai pas jugé convenable de l'éveiller : le cœur humain a de lui-même d'assez mauvais instincts sans qu'on les développe par la vue d'une cruauté, que l'on est convenu d'appeler une récréation !

Je me levai promptement, je n'avais pas encore l'idée bien arrêtée de renoncer à ce plaisir ; pourtant je dois l'avouer, j'aurais donné, je crois, mon beau fusil pour n'avoir pas lu M. Dupont de Nemours.

Je pris donc mon arme avec scrupule, avec une sorte de remords anticipé ! — « Et vous, dis-je à mon

oncle en remplissant ma poudrière, ne prendrez-vous pas un fusil?

— Oh! moi c'est différent, je crois ma table assez bien garnie pour me passer d'un plat assez maigre, car en cet endroit il n'y a rien à prendre que des oiseaux, et je ne vois pas ici d'animal sauvage dont j'aie besoin de me délivrer? Je tue pourtant les moineaux francs, il le faut! car les petits dévastateurs deviendraient si nombreux qu'il n'y aurait bientôt plus assez de grains ou de raisins pour les nourrir, mais c'est toujours avec regret. Quant aux becs-fins, je les respecte, il nous débarrassent des chenilles et des insectes dont ils font leur unique nourriture, et nous devrions remercier le ciel de nous les envoyer!

— Auriez-vous donc mon oncle, les mêmes idées que M. Dupont de Nemours!

— Ah! me dit-il en riant, tu as lu son mémoire! qu'en penses-tu?

— Que les animaux n'ont d'intelligence que celle que nous leur communiquons... n'y a-t-il pas aussi quelques sectes religieuses qui défendent non-seulement la chasse, mais encore de manger aucun animal? Où en seraient Chevet et la table des gourmets s'il fallait s'arrêter à toutes ces folies d'imagininations malades, ou au moins puériles?

— Folies, folies, répéta mon oncle en secouant la tête de l'air du doute... chez un peuple qui passe pour le plus humain, le plus civilisé!...

Nous arrivions à la petite porte du parc, mon oncle l'ouvrit, et nous nous trouvâmes bientôt au milieu de vergers immenses. Quoique le temps fût superbe, le soleil commençait à pâlir, et sur les hauts pommiers semés çà et là à travers les meules d'épis dorés apparaissaient déjà, comme un présage d'hiver, quelques bouquets de feuilles sèches ou jaunies. Mon oncle me précédait de quelques pas, lorsqu'en se retournant il me dit: «Vois-tu là-haut sur la cime de ce peuplier argenté se dessiner la silhouette d'un corbeau aux ailes lustrées?

— Je le vois parfaitement.

— Il est là, reprit mon oncle, placé en sentinelle; il veille à la sûreté de la troupe qui dans ce moment est répandue dans les environs pour y chercher sa nourriture! c'est le doyen de la bande, c'est à sa vieille expérience que tous se confient; admire avec quelle intelligence il s'acquitte de ses fonctions!

Voici devant nous deux cultivateurs débouchant du sentier tournant qui nous met encore pour quelques instants à l'abri de la vue de l'oiseau! ils vont passer près de l'arbre sur lequel il est perché... Les voici... l'un de ces deux hommes porte une faux dont la lame, large et brillante, étincelle sous les rayons du soleil! l'autre est muni de divers instruments: un râteau, un panier, des sacs; objets qui par leur volume devraient effrayer notre sentinelle... Il n'en est rien cependant, et loin de paraître inquiet, l'oiseau rusé semble même braver les deux passants, car il vient à l'instant de descendre de son observatoire, et de ramasser presque à leurs pieds quelques insectes dont il fera provisoirement sa nourriture; et il remonte sans se presser vers le poste que la confiance de ses compagnons lui a assigné!

Mais nous voici nous mêmes parvenus au point du sentier d'où il peut commencer à nous apercevoir... Pourquoi ces cris? cette agitation? la troupe est avertie, un danger la menace! toute la bande se rassemble et part dans les airs, s'élevant à perte de vue!

est-ce parce que nous les avons effrayés? cependant notre costume n'a rien de tranchant, nos vêtements sont gris, nos casquettes de chasse peu apparentes!... mais à la première inspection, au premier coup d'œil, maître corbeau a reconnu que l'un de nous portait un fusil, et s'il a bravé la faux du cultivateur, il connaît bien la portée de l'arme à feu!

— En vérité, mon oncle, si je ne l'avais vu de mes propres yeux je ne le croirais pas; quelle ruse! quelle finesse chez ces oiseaux!

— Tu viens d'avoir une preuve de cette intelligence que tu niais il n'y a qu'un instant: avec un peu d'observation, on retrouve les mêmes exemples à chaque pas.

Nous étions arrivés en causant jusque près de la maison d'un des fermiers de mon oncle, lorsque j'aperçus tout à coup un nuage d'hirondelles, l'air en était obscurci, elles décrivait des cercles, se croisaient en tous sens, babilloient, caquetaient, criaient, et faisaient un bruit à en être assourdi.

Je regardais mon oncle de l'air de la surprise.

«Cela t'étonne, me dit-il, enfant de Paris! c'est le conseil général qui s'assemble!

Le froid s'est déjà fait sentir, le moucheron devient rare, il faut partir! il faut aller chercher au loin un climat plus doux et une nourriture plus abondante... Voici les escadrons voyageurs; ils se rangent, ils s'organisent... Déjà la plus expérimentée a donné le signal du départ, mais il y a quelques retardataires! en attendant, on discute; sans doute sur les lieux à parcourir, sur l'ordre à tenir pendant le voyage. Pauvres petites exilées! combien d'elles ne pourront pas atteindre les bords de cette autre patrie qui doit les protéger contre la mauvaise saison! combien ne reverront pas la fenêtre, la grange, la cheminée, où se trouve encore suspendu leur berceau! Heureuses si en s'accrochant aux voiles, aux mâts des navires, elles peuvent reposer leurs ailes fatiguées et échapper à une mort presque certaine!

Hélas! ce ne sont pas seulement les hirondelles qui s'apprentent à quitter notre pays! plus de joyeuses chansons! plus d'hymnes au printemps! Adieux nos jolis musiciens des bois, leur voix a pris des sons plus graves, et leurs légères cadences se changent en cris de détresse et d'épouvante! Oh! fuyez, fauvettes et rossignols, charmants rouges-gorges, petites mésanges à la couleur du ciel! car ni les grâces coquettes de votre mignon corsage, ni la douce poésie de vos chants, ne sauraient trouver grâce devant nos filets, nos pièges et nos armes! fuyez! votre joli bec fin ne viendra plus chercher l'insecte jusque dans la corolle des fleurs! En vain vous proclamez votre innocence et les services que vous rendez aux hommes! les barbares sont sourds... L'éclair brille, le coup part... c'est une jeune fauvette qui vient de tomber!... la plus jolie, la meilleure chanteuse du bosquet!... la pauvre petite penche la tête, ses yeux se ferment, elle n'essaie ni de se venger ni de se défendre!

Mais peut-être que l'auteur de ce drame si triste était, comme le loup dans le bois, poussé par la nécessité! peut-être était-ce pour lui une impérieuse condition d'existence?... Non... c'est un plaisir du luxe! un délassement de l'opulence! »

Mon oncle s'arrêta tout à coup en souriant: «Tu dois me trouver bien sévère aujourd'hui, mon cher Henri, mais j'oublie toujours que je vis en sauvage et qu'au point de vue du monde mes idées sont absurdes... Que

veux-tu! je juge en naturaliste, et devant la nature les plus petits êtres ont leur valeur et leurs droits.

Les hirondelles vivent en société, elles s'aiment entre elles, et, moins égoïstes que les hommes, elles ne s'appellent jamais en vain dans le danger. Je puis t'en donner un exemple.

Une jeune hirondelle se laissa un jour enfermer dans une des grandes salles de l'Institut, où l'on ne se réunissait que tous les mois environ. Le domestique chargé du nettoyage de l'appartement fut très-surpris, en y entrant au bout de quinze jours, de la trouver pleine de vie et de santé; il chercha en vain de tous côtés, mais rien ne put lui apporter la solution de ce problème. Dans sa surprise, il résolut de se cacher, et de regarder à travers un rideau, ce qu'il fit; or, depuis une heure environ, il était établi dans sa cachette, lorsqu'il entendit un appel, auquel répondit aussitôt la petite prisonnière. Puis l'appel fut suivi de gazouillements très-doux, comme ceux d'une mère qui donne à manger à ses enfants. Quel ne fut pas alors son étonnement en voyant l'hirondelle s'approcher, se cramponner au coin d'un des carreaux de la fenêtre, et recevoir de ses compagnes empressées la nourriture qui lui était nécessaire! Après avoir enlevé juste assez de mastic au coin de la vitre pour y passer le bec, elles venaient l'une après l'autre lui apporter leur chasse. Le domestique s'empressa de donner la liberté à la petite captive, et M. Cuvier a consacré ce fait dans ses intéressants mémoires.

Les mésanges, qui sont cruelles, et tuent sans pitié tous les oiseaux que l'on enferme dans une cage avec elles, se secourent et s'aiment beaucoup; une d'elles, en faisant son nid, fut prise par la patte dans un lacet qu'elle y avait apporté, elle voltigea quelques instants, mais une fois sa force épuisée, elle s'agitait et pendait au bout du lacet en poussant des cris de détresse. En un instant les mésanges des environs se réunirent, toutes poussaient le cri d'effroi et de pitié. Après une longue hésitation et un conseil tumultueux, une d'entre elles inventa un moyen de délivrer leur compagne, et elle le fit comprendre aux autres en commençant elle-même l'exécution du plan qu'elle avait adopté. Elle vint donner en passant, comme à une course de bague, un violent coup de bec à la ficelle; toutes arrivèrent à leur tour, en faisant le même manège. Ces coups dirigés sur le même point se succédaient de seconde en seconde, et plus promptement encore. Une demi-heure de ce travail fut suffisante pour couper le lacet et mettre la captive en liberté.

Alors la troupe s'éclaircit un peu, quoiqu'il en restât une grande partie jusqu'à la nuit, parlant toujours, mais d'une voix qui n'avait plus d'anxiété, et comme se faisant mutuellement des félicitations et des récits.

Maintenant, poursuivait mon oncle, que tu viens de voir jusqu'où peut aller la fraternité des oiseaux et leur obligeance entre eux, veux-tu que je te donne des exemples d'amour paternel, maternel, conjugal? Prenons au hasard. Tu connais la perdrix? Elle fait son nid sur la terre; il consiste en quelques brins d'herbes sèches, et n'est pas artistement façonné comme celui de quelques oiseaux. Le mâle partage avec la femelle les soins à donner à la couvée, et si l'un des deux s'éloigne pour prendre de la nourriture, l'autre le remplace aussitôt et veille à la sûreté de la jeune famille. Il arrive quelquefois qu'un chasseur et son chien viennent à les découvrir: alors le mâle pousse des

cris, et court en boitant comme s'il était blessé, traînant les ailes, et provoquant ainsi le chien à le poursuivre. Trompé par cette ruse, et se croyant prêt à saisir une proie facile, le chien la poursuit avec acharnement. Pendant que l'oiseau rusé l'entraîne ainsi fort loin, la femelle fuit avec ses petits dans une direction opposée. Quand il croit sa famille en sûreté, le mâle prend tout à coup son vol aux yeux du chien crédule, dont rien ne peut égaler le désappointement en voyant qu'il a été pris pour dupe!

Devant de semblables faits serait-il permis de douter de l'intelligence des animaux à l'état de liberté? Qui donc a appris à ce pauvre père cette ruse d'amour dont un homme serait fier? Qui donc a mis dans son cœur une tendresse dont on pourrait croire seulement une mère capable?

Et le pigeon? cet oiseau si doux! l'emblème des affections de famille! il soigne, il caresse ses petits longtemps après qu'ils peuvent se passer de lui. Qu'il est touchant par l'affection qu'il porte à sa compagne! par la tendresse qu'il lui témoigne! J'avais fait construire, il y a quelques années, un joli pigeonnier dans la partie du jardin qui touche presque à la maison; j'y mis une paire de pigeons, blancs comme l'albâtre, aux yeux de rubis et aux pieds couleur de rose; rien de si gracieux que ce jeune couple, rien de si uni et de si tendre. Vers le midi, l'heureux ménage allait faire une excursion dans les plaines environnantes, volant côte à côte, s'arrêtant sur le même toit, s'abritant sous le même couvert, et se prodiguant dans leur promenade journalière mille douces caresses, mille soins des plus tendres.

Mais, hélas! voici qu'un triste jour d'hiver, où la terre était couverte de neige, où le givre tombait sec et durci, je vis dans l'après-midi un de mes pigeons s'abattre sur le colombier, il était seul! C'était le mâle, ses belles ailes blanches me parurent ternes et salies, il était triste et portait la tête basse! Qu'était devenue sa jolie compagne? Avait-elle été la proie d'un chasseur? Qu'était-il arrivé à l'innocent oiseau? Je l'ignore encore aujourd'hui.

Pendant plus d'un mois le pauvre mari vécut seul, tristement, mangeant peu, ne sortant plus, lorsqu'un jour je le vis, contre ses nouvelles habitudes, prendre son vol vers la plaine! Je ne m'en inquiétai pas, au contraire, j'éprouvai un certain plaisir à penser qu'il avait enfin triomphé d'une douleur sans remède; mais le soir vint, et le pigeon ne revint pas!

Il s'écoula trois grands mois, les plus tristes de la mauvaise saison; le colombier, ouvert à tous les vents, ne paraissait plus être là que pour me rappeler une catastrophe, lorsqu'un jour de printemps je vis descendre sur le toit un pigeon blanc accompagné d'un second, mais diversement chamarré de brun. Le blanc entra le premier, puis il sembla inviter son compagnon à entrer, ce que celui-ci fit sur-le-champ et sans paraître se faire prier. O joie! c'était bien mon joli oiseau, qui, ne pouvant plus supporter l'isolement, revenait avec une compagne à laquelle il avait dit sans doute dans son plus doux langage: Viens habiter mon colombier, il est bien situé, bien approvisionné, bien confortable! tu seras ma compagne, ma famille, et j'aurai pour toi tant de soins que tu oublieras bientôt la demeure et le pays que je te fais quitter!

Veux-tu me suivre maintenant, poursuivait mon oncle, dans ce beau pays où croissent la vanille et le

jasmin de Virginie? voici un colibri, le plus petit des oiseaux-mouches! Regarde ce nid délicat, tapissé de graines à aigrettes soyeuses, et suspendu entre deux branches d'oranger; le mâle berce ses petits, il les caresse, il partage avec sa jolie compagne les soins du ménage; il va, il vient, rapporte de la nourriture... retourne encore... Mais... ô terreur! il vient d'apercevoir sur l'écorce lisse de l'arbuste un monstre hideux, son plus terrible ennemi!... Son corps est hérissé de poils durs et épineux; huit yeux placés sur sa poitrine jettent un feu rougeâtre; il marche sur dix jambes velues et terminées par de longues griffes comme celles du tigre; deux bras placés devant son horrible bouche lui servent non-seulement à saisir sa proie, mais encore à l'empoisonner, car il distille le poison le plus terrible... Déjà l'affreuse araignée, car tu as reconnu la mygale auriculaire, avance la patte, elle a découvert le nid, elle s'apprête à le saisir... Que penses-tu que fasse le pauvre petit oiseau-mouche? Crois-tu qu'il essaiera de fuir?... Non, car le ciel a mis dans son cœur ce sublime amour qui se dévoue, qui s'immole pour sa famille!...

Colibri se précipite sur le monstre, trois fois plus gros que lui et dix fois mieux armé; il essaie de détourner son attention en le provoquant, il voltige autour de lui, le harcèle, le frappe dans ses huit prunelles avec un courage héroïque... Mais, hélas! son petit bec est impuissant, et dans cette lutte terrible le monstre étend le bras, ouvre la griffe, saisit le pauvre oiseau-mouche par une de ses jolies pattes roses, l'attire à lui, passe un câble de soie autour de ses ailes d'azur... et le serre impitoyablement dans un maillot de soie luisante et gommée...

C'en est fait! Colibri est vaincu! il jette un dernier regard à sa compagne, qui, loin de fuir, se baisse sur son nid toute palpitante de terreur, et se dévoue elle-même à une mort certaine dans l'espoir de sauver ses petits!...

Passons maintenant dans les régions opposées, sous le pôle glacé! nous y verrons un oiseau dont l'amour maternel ne se rebute jamais; nous verrons comment l'homme sait exploiter cette tendresse à son bénéfice, et le parti qu'il en tire! Je veux te parler de l'eider ou édreton, dont nous tirons le duvet de ce nom. Ce bel oiseau, qui appartient à la famille des canards, fait son nid sur des terres baignées par les eaux de la mer, il l'abrite au milieu de quelques pierres cachées dans l'herbe et les fougères. Le mâle et la femelle y travaillent tous deux; lorsqu'il est construit, la femelle en tapise le fond et les bords d'un fin duvet qu'elle arrache de sa poitrine et de ses ailes, et qu'elle entasse jusqu'à ce qu'il lui paraisse assez moelleux, assez épais. Dans cette famille d'oiseaux, le mâle ne remplace pas la femelle sur le nid, et lorsqu'elle est obligée d'aller chercher sa nourriture, elle le recouvre de ce duvet, qui est si soyeux et si fin, qu'il maintient les œufs aussi chauds que lorsque la mère les couve! Mais un malheur qu'elle n'a pas prévu! c'est qu'il arrive le plus souvent qu'elle trouve le nid vide et dégarni de toute espèce de duvet; non que l'homme ait enlevé les œufs pour se nourrir, ils ne sont plus bons dès qu'ils ont été couvés, mais pour forcer le pauvre oiseau à se dépouiller une seconde fois; c'est cette plume précieuse que nous connaissons sous le nom d'édreton. La bonne mère ne se décourage pas, elle recommence; mais à la troisième fois, comme elle est nue et n'a plus rien dont elle puisse se dépouil-

ler, le mâle se dépouille à son tour; on s'en aperçoit aisément à la couleur du duvet et à sa qualité, qui est très-inférieure. Cette dernière fois on ne dérange plus la couveuse, qui, découragée, ne reviendrait plus à la saison suivante.

Quand la troisième couvée est terminée, les petits et la mère disparaissent tout à coup, et il n'est pas rare à cette époque de rencontrer près des rivages des troupes de petits que la femelle surveille sur les vagues, ainsi qu'une poule le fait dans un champ. C'est en Islande, en Laponie, au Spitzberg, que l'eider se rencontre en grand nombre. On choisit un temps bien sec pour lui enlever son duvet, afin qu'il ne soit imprégné d'aucune humidité. Il est alors si léger, si doux, si élastique, que plusieurs livres suffisent à faire un couvre-pied de très-grande dimension et forment un si petit volume qu'on pourrait, étant bien serré, le cacher entre les deux mains.

Dans les contrées glacées, cette chasse est parfois très-dangereuse, car pour aller à la recherche des nids, il faut s'aventurer sur des plans glissants et suspendus au-dessus des mers! Des hommes armés de crochets aux pieds viennent risquer leur vie pour nous vendre un préservatif du froid dont ils se servent rarement eux-mêmes, car ils préfèrent les fourrures.

Il est aussi des endroits où ces oiseaux viennent régulièrement et de préférence; ces endroits constituent des propriétés qui se vendent ou se transmettent en héritage comme on ferait d'une maison ou d'un champ; ce bien est d'un rapport si beau et si certain, qu'il y avait autrefois dans ces divers pays des lois sévères qui défendaient de tuer ces oiseaux. Malgré cela, le nombre en diminue chaque jour; ils se retirent de plus en plus dans des retraites inaccessibles. »

Nous nous étions assis. Mon oncle tira sa montre : « Onze heures! dit-il en se levant.

— Quoi déjà! dis-je avec surprise. Pauvre Henriette! comme elle doit m'en vouloir de l'avoir ainsi délaissée! Oh! mais vous prendrez le péché sur votre compte, mon oncle! vous captivez si bien l'attention, que l'on oublie, tout en vous écoutant, jusqu'à son appétit!

— Tu le vois, dit mon oncle d'un air radieux, car je venais de flatter sans le vouloir sa passion favorite, il est des plaisirs qui valent ceux de la chasse. Je t'ai fait connaître les mœurs de quelques oiseaux, et je te les ai montrés doux, aimants, et pleins d'intérêt; mais que serait-ce si je te les faisais voir, les uns musiciens, les autres architectes, ouvriers maçons ou charpentiers? si je te faisais examiner ces nids divers, construits sur toutes sortes de formes, avec un art inimitable et une prévision d'amour maternel dignes du Créateur qui a donné à ces petits êtres tant d'adresse et d'amour maternel? »

Nous n'étions plus qu'à cent pas de la porte du verger, lorsque nous vîmes accourir Henriette, qui, inquiète de notre longue absence, avait pris le parti de venir nous chercher.

« Ma pauvre Henriette! lui dis-je en courant aussi au-devant d'elle, croirais-tu qu'en écoutant mon oncle je t'avais oubliée? »

— Oh! dit-elle en me tendant la main, je ne t'en veux pas. Père n'en fait jamais d'autres! Vous allez être grondés tous deux, ajouta-t-elle en riant; voilà trois fois que Geneviève met le déjeuner sur la table!

— Ah ! dit mon oncle en riant, voilà des crimes impardonnables ! Mais d'où viens-tu donc ainsi avec ton filet à papillons ? Tu n'as pas fait, je le suppose, une chasse abondante ; les fleurs et les papillons aiment mieux l'été que l'automne.

— Aussi n'est-ce point après eux que je cours... Regardez ces fils blancs et déliés qui voltigent dans le verger ; Geneviève dit que ce sont les fils de la vierge Marie, et que cela porte bonheur aux jeunes filles, lorsqu'elles peuvent en amasser une certaine quantité. Voyez-vous, père, ce sont les débris de la fine soie que la Vierge file ; elle commence à la fin de septembre... et ils se répandent dans les champs...

Henriette s'arrêta tout à coup, elle venait de voir sur les lèvres de mon oncle glisser le sourire de l'incrédulité.

« Enfant ! dit-il en hochant doucement la tête, il m'en coûte de détruire ta naïve erreur ; mais ce que, tu prends pour une soie tissée des mains de la sainte Vierge, n'est autre chose que la toile de jeunes araignées que le vent a enlevées des buissons ou des arbres pour les transporter souvent à cinquante lieues de là. Enfermées dans leurs chars légers, ces sortes de divinités aériennes voltigent ainsi entraînées dans l'atmosphère et traversent tranquillement les nuages, où l'humidité et les variations de l'atmosphère font subir à leurs toiles diverses modifications, et les rendent à nos yeux d'une éclatante blancheur. La petite araignée que ces fils contiennent est connue des naturalistes sous le nom d'araignée aéronaute. »

Mon oncle n'avait pas terminé, qu'Henriette avait repoussé avec une sorte d'horreur le filet enveloppé d'un réseau de cette soie, qu'elle était à l'instant même si glorieuse de posséder. Mais comme la perte d'une illusion entraîne toujours un désappointement et nous est toujours sensible, l'enfant marchait la tête basse, pensive et boudeuse.

Nous étions arrivés ; Geneviève vint au devant de nous d'un air de mauvaise humeur ; elle se radoucit pourtant en me voyant le fusil au bras. « Monsieur

a-t-il fait bonne chasse ? me dit-elle en jetant les yeux sur mon carnier peu rebondi.

— Demandez à mon oncle, ma chère Geneviève. »

Sans doute la vieille domestique comprit sur-le-champ comment les choses s'étaient passées, car elle ajouta en faisant une moue fort comique : « Oh ! je savais bien qu'avec *Monsieur* ça n'était pas la peine de se charger d'un fusil ; aussi, depuis vingt-cinq ans que je suis à son service, je n'ai pas encore vu sur la table un seul bec-fin.

— En récompense, on y voit souvent, reprit mon oncle, d'excellents saumons ou de fort belles truites ; et pour te dédommager, ma chère Geneviève, j'aurais bien du malheur si je ne te rapportais l'un ou l'autre. Veux-tu venir demain matin à la pêche, Henri ? Je vous prévient, mes enfants, qu'il faut être matinal, car Henriette en sera.

— Si je le veux ! J'adore la pêche !... Mais, mon oncle, ajoutai-je en riant, et l'histoire naturelle des poissons ?

— Elle est peu intéressante, et je t'avoue que cette classe d'animaux n'a jamais éveillé mes sympathies qu'à table ; d'ailleurs, il ne faut pas tomber d'un excès dans un autre : la grande chasse et la pêche ajoutent d'une manière sensible aux ressources d'une consommation qui chaque jour devient plus exigeante, l'homme trouve là son excuse ; mais tuer d'innocents petits oiseaux dont le mince produit ne peut s'apercevoir, c'est contraire évidemment le but du Créateur : il nous a donné ces êtres gracieux dans un jour de sourire et de grâce ; gardons-nous de les détruire sans nécessité.

— Ainsi, tu ne chasseras plus aux oiseaux, me dit Henriette d'un air à gagner la plus mauvaise cause possible.

— Je te le promets. A une condition pourtant, ajoutai-je en riant, c'est que toi-même tu ne chasseras plus aux fils de la Vierge ! »

L. LENEVEUX.

AMITIÉS.

Le soir où j'arrivai, le chien noir dans sa loge Aboya ; les deux chats accroupis sous l'horloge Hérissèrent leurs poils, et l'enfant réveillé Dans son berceau se prit à vagir, effrayé, La fermière sur moi fixait un œil farouche ; — Si j'arrive aujourd'hui, le rire est sur sa bouche,

L'enfant me tend les bras au bord de son berceau,
Le chien sur mes genoux vient poser son museau,
Sur la cendre à mes pieds les chats viennent de même :
— Les voilà tous amis de celui qui les aime. —

A. BRIZEUX.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE NOVEMBRE.

Maurice de Sully, né à Sully, petite ville sur la Loire, d'une famille de paysans, conduisit les troupeaux dans son enfance, mais sa piété le porta vers le sacerdoce, et ses vertus, son goût pour l'étude l'élevèrent aux plus hautes dignités. Il fut élu évêque de Paris après Pierre Lombard, et il jeta les fondements de l'église cathédrale de Notre-Dame. Sa piété, sa charité, sa modestie, son savoir le rendirent extrêmement cher à ses contemporains. Il mourut en 1193.

Maximilien-Maurice de Sully-Béthune, baron de Rosny, entra dès l'âge de dix ans au service du roi de Navarre, et il fut le compagnon inséparable de Henri IV, son appui dans la mauvaise fortune, son mi-

nistre quand le Béarnais fut monté sur le trône, et son ami en tout temps. Sully se distingua particulièrement à la bataille d'Arques, à celle de Livry, à la prise de Dreux, de Laon. Nommé en 1590 intendant des finances, il porta l'ordre, l'économie, la lumière dans toutes les branches de ce service important. Son ambassade en Angleterre, auprès de Jacques I^{er}, attacha ce prince à la politique de Henri IV. Après la mort de son maître, il se retira de la cour, vécut sur ses terres, où il s'occupa à écrire ses mémoires, qu'il intitula ses *Œconomies*. Sully mourut très-vieux, en 1641.

LE PROGRÈS MUSICAL

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 12.

Dans tous nos catalogues de cette année, nous avons donné beaucoup de musique de piano et laissé peu de place à celle de chant. Jugeant qu'il serait agréable aux abonnées qui n'ont pas encore reçu toute leur musique d'avoir une liste plus importante et spécialement composée de morceaux choisis dans les meilleures partitions des grands compositeurs d'opéras, nous avons consacré ce dernier numéro de 1855 à l'énumération des œuvres dues aux maîtres illustres dont tous les amateurs de musique sérieuse apprécient le génie.

Nous signalons particulièrement à l'attention de nos jeunes lectrices les airs d'opéras suivants : *le Barbier de Séville*, *Roberto-Bruce*, *la Donna del Lago*, *l'Italienne à Alger*, *Otello*, *Semiramide*, *Tancredi*, de Rossini; *Anna Bolena*, *l'Elisir d'Amore*, *Maria di Rudens*, *Pia de Tolomei*, de Donizetti; *Beatrice di Tenda*, *Norma*, *la Sonnambula*, de Bellini; *Il Giuramento*, *Donna Caritea*, *le illustri rivali*, de Mercadante; *Eleonora di Guénna*, *Maria d'Inghilterra*, de Bonoldi; *Romeo et Giulietta*, de Vaccaj; et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de désigner ici. Nous espérons qu'on appréciera le motif qui nous a engagé à préférer des paroles italiennes.

Les personnes qui s'abonneront pour l'année 1856 auront également le droit de désigner dans leurs demandes de musique tous les morceaux ci-dessus qui paraîtront successivement de mois en mois, dans chaque catalogue.

Nous croyons nécessaire de rappeler à nos lectrices les avantages qu'offre le PROGRÈS MUSICAL. Ainsi, en ajoutant 6 francs par an au prix de l'abonnement au Journal des Dilettantes, on a droit à choisir des morceaux de musique, dont les titres sont offerts chaque mois au choix des abonnées, et cela jusqu'à concurrence de 50 FRANCS, PRIX MARQUÉ, de sorte qu'on ne paie que 6 francs ce que l'on paierait 25 en s'adressant directement aux éditeurs; on a, en outre, la facilité de pouvoir s'adresser au bureau du Journal, BOULEVARD DES ITALIENS, N° 1, pour se procurer toute espèce de musique nouvelle ou ancienne, AVEC 66 POUR CENT DE REMISE, au lieu de 50 que font seulement les éditeurs.

Nous n'avons pas besoin de dire que toutes les œuvres qui font partie de nos catalogues sont puisées aux meilleures sources, les noms que nous avons cités plus haut le prouvent assez.

ÉDUCATION MUSICALE.

A partir du 1^{er} janvier 1856, nous publierons pour nos jeunes lectrices une série d'articles sur l'harmonie théorique et pratique (1), essentiels à l'éducation musicale des personnes qui veulent s'occuper sérieusement de l'art. On serait dans une grande erreur si l'on s'imaginait que de telles notions sont inutiles aux personnes qui, ne se destinant pas au professorat, n'ont d'autre ambition que d'exécuter dans le monde quelques quadrilles ou polkas. De même qu'il faut savoir lire pour s'initier aux chefs-d'œuvre des grands écrivains, il faut aussi savoir lire pour s'amuser innocemment d'un conte de Perrault ou d'un roman de madame de Genlis. L'harmonie est à la musique ce que l'orthographe est à la langue française, ce que le chiffre est au calcul, la base de l'art, la première pierre du monument qui doit s'élever avec le temps et le travail. Il nous semble donc indispensable de donner quelques indications à nos lectrices sur cette science à laquelle on a dû les Mozart et les Beethoven.

La puissance à la fois douce et majestueuse de ses sons prolongés, la combinaison de ses claviers, les effets prodigieux qu'en obtient l'improvisateur, font de l'orgue l'instrument le plus propre à démontrer les principes de l'harmonie : aussi les professeurs ont

compris ses immenses ressources, et s'en servent pour commencer l'instruction musicale de leurs élèves.

Quelques passages des écrivains de l'antiquité, notamment de Vitruve, ont mis à la torture les commentateurs qui voulaient éclaircir ce que ces écrivains entendaient par l'orgue hydraulique, dont ils attribuent l'invention à Ctésibius, mathématicien d'Alexandrie, qui a vécu du temps de Ptolémée-Évergète. Vraisemblablement on ne saura jamais quel était le mécanisme de cet orgue hydraulique. Quant à l'orgue pneumatique, c'est-à-dire celui qui est mis en vibration par l'action de l'air, qu'on dit aussi avoir été connu des anciens, sans autre garantie que celle de quelques passages obscurs de divers écrivains, il est probable que ce n'était que l'instrument rustique des Écossais et des Auvergnats, que nous nommons cornemuse, et qui est arrivé par degrés à l'état de perfection où se trouve l'orgue aujourd'hui.

L'orgue le plus ancien dont il est fait mention dans l'histoire est celui que l'empereur Constantin-Copronyme envoya en 757 à Pepin, père de Charlemagne. Ce fut le premier qui parut en France. On le plaça dans l'église de Saint-Corneille, à Compiègne. Cet orgue était excessivement petit, et portatif, comme celui qui fut construit par un Arabe nommé Giagar, et qui fut envoyé à Charlemagne par le calife de Bagdad.

Grégoire, prêtre vénitien, paraît avoir été le premier qui essaya de construire des orgues en Europe

(1) Ce que nous dirons sur l'harmonie, sera tiré de notes autographes de mademoiselle JULIETTE DILLON.

En 826, il fut chargé par Louis le Pieux d'en faire un pour l'église d'Aix-la-Chapelle. Les progrès dans l'art de construire cet instrument furent peu rapides; il paraît même que ce ne fut qu'au quatorzième siècle que cet art commença à se développer. François Landino, surnommé *Francesco degli organi*, à cause de son habileté sur cet instrument, y fit beaucoup d'améliorations vers 1350. En 1470, un Allemand nommé *Bernard Mured*, organiste à Venise, inventa les pédales.

Un grand orgue ancien a ordinairement quatre ou cinq claviers pour les mains et un clavier aux pieds, qu'on nomme *clavier de pédales*. Le premier clavier appartient à un petit orgue séparé, dont le nom est *positif*. Le second clavier est ordinairement celui du grand orgue; il peut se réunir au premier pour jouer les deux orgues ensemble. On y ajoute quelquefois un troisième clavier, qu'on nomme *clavier de bombarde*, sur lequel on joue les jeux d'anches (1) les plus forts. Le quatrième clavier sert pour les solos; on l'appelle *clavier de récit*. Le cinquième clavier est destiné à produire des effets d'écho. Quant au clavier des pédales, il sert à l'organiste pour jouer la basse, lorsqu'il veut disposer de sa main gauche pour exécuter des parties intermédiaires. Ces anciennes dispositions ont été modifiées depuis peu d'années.

(1) Trompettes, clairons, bombardes, voix humaines, etc.

On a longtemps regretté que l'orgue, qui est pourvu d'une si grande puissance d'effet, ne fût point *expressif*, c'est-à-dire qu'on ne pût lui donner les moyens d'augmenter et de diminuer graduellement l'intensité du son. Sébastien Érard entreprit de construire un piano organisé, dans lequel les sons étaient expressifs par la pression du doigt sur la touche; il avait réussi complètement lorsque les troubles de la révolution se manifestèrent, et les choses en demeurèrent là. Depuis lors, un amateur instruit, nommé Grenié, imagina de rendre l'orgue expressif au moyen d'une pédale dont la pression plus ou moins forte donne aux sons une intensité plus ou moins grande. Érard a perfectionné l'orgue en réunissant dans un seul instrument, construit pour la chapelle du roi Charles X, le genre de l'expression de la pédale sur les claviers du grand orgue à l'expression du doigt sur le troisième clavier. Cet instrument a été détruit en juillet 1830. Dans ces derniers temps, la construction des orgues françaises a fait de grands progrès, sous le rapport de l'harmonie des jeux, de leur variété, et sous celui du mécanisme. Cependant il y a aujourd'hui trop de tendance à donner à l'instrument un caractère d'orchestre moderne; ses combinaisons anciennes, un peu rudes peut-être, avaient plus de majesté, plus d'onction chrétienne. Il y avait quelque chose à faire, des perfectionnements à introduire; mais il fallait, a dit M. Fétis, rester dans de certaines limites et ne pas chercher une transformation complète.

MARIE LASSAVER.

REVUE MUSICALE.

Nous sommes un peu de l'avis de M. Azais, qui, en vrai philosophe, voit une compensation à tous les mécomptes de la vie. Ainsi, le monde de la nature s'est endormi; le monde civilisé se réveille. L'hirondelle a fui notre ciel pour trouver de plus doux climats; l'artiste revient de ses lointains voyages, nous apporter de nouvelles chansons. Il faut donc en conclure que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

La réputation de galanterie et de bravoure du *Housard de Berchini* a donné l'idée à M. Rosier de composer un opéra-comique en deux actes dont M. Adolphe Adam a fait la musique. Mais, contrairement à l'attente du public qui connaît la célébrité de ces gais disciples de Mars, nous nous sommes trouvés en pleine bergerie, comme au bon temps de M. Berquin, et nous avons admiré la douceur du mouton en uniforme qui s'est chargé du rôle de héros, dans cette petite esquisse semi-pastorale. Grâce au talent remarquable de M. Adam, M. Rosier n'a pas eu besoin de se mettre en frais. L'élégance, la gaieté, la verve de la musique ont fait oublier l'insuffisance de l'œuvre littéraire. Bref le *Housard de Berchini* restera au répertoire de l'Opéra-Comique, comme une excellente partition. L'ouverture a des allures qui sentent la vie des camps et l'insouciance du soldat. Une marche de caractère fort allègre semble pousser les escadrons joyeux à une bataille et à une conquête. Au lever du rideau le chœur des villageois est bien dans le sens rustique qui convient à la situation; l'air du recruteur, parfaitement chanté, et un chœur en six-huit enlèvent cette brillante introduction. Les couplets de la mère Vachau et du père Goulard sont d'une facture très-franche. Un duettino entre Rosette et Martin,

J'arrivons de Paris,
J'arrivons de Versailles.

est d'une simplicité amusante et gracieuse; mais la partie la plus saillante du premier acte est sans contredit un trio en *mi bémol*, orchestré avec un soin, une grâce et une verve charmantes. La phrase

Au printemps de la vie,

chantée d'abord par Bataille, et reprise en trio, est la même que celle de l'andante de l'ouverture. Elle est pleine de mélodie, et le public l'a vivement applaudie.

Au deuxième acte on a écouté avec plaisir l'air de Rosette, celui de Gérard, un trio comique fort amusant, et le duo des adieux de village. La chanson du *Housard de Berchini* deviendra certainement populaire, et nous l'entendrons plus d'une fois retentir dans les carrefours, sur les orgues de Barbarie. Si, pour quelques-uns, cette appréciation est une critique, elle est un éloge pour tous ceux qui se rappellent que les plus belles productions de nos grands maîtres nous ont bien souvent écorché les oreilles, interprétées par ces sortes d'instruments.

Dans beaucoup de circonstances, nous avons adressé à M. Adam le reproche d'être un peu banal, faut-il dire un peu vulgaire dans son style. Il sacrifie quelquefois avec un peu trop de servilité peut-être au goût peu éclairé d'une partie du public. Aujourd'hui, il s'est montré élégant sans affecterie, simple sans lourdeur, distingué sans prétention, et quelque pauvre que soit le libretto sur lequel il a brodé son opéra, le *Housard de Berchini* ne fait aucunement tort à la réputation de l'auteur de *Giselle* et du *Chalet*.

La salle Favart, du reste, est habituée à ces sortes de bonnes fortunes que les auteurs dramatiques, les compositeurs de musique et les acteurs lui ont rendu familières; *Deucalion* et *Pyrrha*, paroles de M. Michel Carré, musique de

M. Monfort, est un petit opéra charmant qui a précédé le *Housard de Berchini*. Écrit en vers libres comme le tableau parlant, rien n'est si simple, si spirituel, si vif que ce poème en un acte. La mise en scène de cette fable est très-claire, les mélodies pleines de distinction, le goût pur, et l'ensemble charmant. Nous en félicitons vivement MM. Michel Carré et Monfort.

Aux Italiens, la *Cenerentola* de Rossini a remplacé le *Mosé* du même maître, interprété avec beaucoup de talent par

mesdames Borghi-Mamo et Pozzi; et par MM. Carrion, Everardi et Zucchini, l'ouvrage a produit le plus grand effet. Après la *Cenerentola* est venue *Lucia de Lammermoor*, chantée par madame Rossi, qu'on a entendue il y a quelques années à l'Opéra, et dont la voix, quoique ayant perdu un peu de sa pureté sonore, a néanmoins conquis et mérité tous les suffrages d'un public consciencieux.

MARIE LASSAVER.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MENU ORDINAIRE EN AUTOMNE.

LE DIMANCHE.

Potage au naturel
RELEVÉ.
Bœuf avec légumes.
ENTRÉES.

Riz de veau aux tomates. Salmis de mauviettes.

RÔT.

Perdreux.

ENTREMETS.

Haricots verts.

DESSERT.

Tarte de mirabelles.

Raisins.

Biscuits et macarons.

LE LUNDI.

Potage au vermicelle.

ENTRÉES.

Salmis de perdreaux.

Fricandeau.

RÔT.

Lièvre.

ENTREMETS.

Pommes de terre au jambon.

DESSERT.

Poires.

Fromage.

LE MARDI.

Potage au riz et à la purée de carottes.

ENTRÉES.

Civet de lièvre.

Blanquette de veau.

RÔT.

Gigot de mouton.

ENTREMETS.

urée de haricots.

Crème au chocolat.

DESSERT.

Raisins et noix.

Compote de coings.

LE MERCREDI.

Potage au naturel.

RELEVÉ.

Bœuf avec légumes.

ENTRÉES.

Perdrix aux choux.

RÔT.

Carré de veau.

ENTREMETS.

Escaroles en étuvée.

Soufflé de pain à la vanille.

LE JEUDI.

Potage au vermicelle.

ENTRÉES.

Croquettes de veau.

Hachis de veau à la provençale.

RÔT.

Grives.

ENTREMETS.

Choux rouges.

Pommes meringuées.

DESSERT.

Raisins.

Biscuits.

LE VENDREDI.

Potage au lait.

RELEVÉ.

Brochet au court bouillon.

ENTRÉES.

Écrevisses.

Moules à la poulette.

RÔT.

Barbue à la sauce blanche.

ENTREMETS.

Lentilles.

Crème au citron.

DESSERT.

Compotes de poires.

Fromage.

LE SAMEDI (gras).

Potage aux herbes.

ENTRÉES.

Bœuf à la mode.

Pieds de veau en fricassée de poulets.

RÔT.

Sarcelles.

ENTREMETS.

Beignets de riz.

DESSERT.

Poires, noix.

Fromage.

LE SAMEDI (maigre).

Potage aux herbes.

ENTRÉES.

Morue à la béchamel.

Étuvée de lottes et d'anguilles.

RÔT.

Friture de limandes.

ENTREMETS.

Beignets de riz.

Salade d'anchois.

DESSERT.

Poires, noix.

Fromage.

CORRESPONDANCE.

Adieu, magnifique dépositaire de tout ce que le génie de l'homme a créé et perfectionné depuis le commencement de ce siècle! un jour encore et vos portes seront closes, et un morne silence succédera au bruit de cette multitude accourue de toutes les parties du monde pour jouir du merveilleux spectacle que depuis six mois vous offrez à ses regards. Que d'augustes visiteurs ont foulé votre sol! combien ont envié pour leur patrie la gloire que vous avez procurée à la nôtre! Combien se sont sentis fières du rang élevé qu'occupent dans les arts et l'industrie les peuples dont ils sont les souverains! Honneur aux nations qui ont répondu à l'appel de la France, et qui n'ont pas craint, dans ce concours universel, de mesurer avec les nôtres les forces vitales de leur civilisation! Telles étaient les pensées qui remplissaient mon esprit quand, pour la dernière fois, je parcourais ces galeries immenses, déjà veuves pour la plupart des riches produits que j'y avais admirés. Le transept était vide : les instruments de Sax, les phares, les meubles de Tahiti, les pierreries de Froment-Meurice, les statues de Lucbeva, les dentelles d'Alençon, les éventails Duvellero, les trophées de la marine, les panoplies, les autels, tout, jusqu'à la fontaine, avait disparu... Là, où jaillissait, entourée de fleurs, l'eau rafraîchissante, où dans une riche volière gazouillaient de mignons oiseaux, où les glaces immenses de Saint-Gobain permettaient aux élégantes de tous pays de réparer les avaries causées par la foule à leurs chapeaux ou leurs crinolines, étaient éparses des planches et des vitrines brisées. Tristes comme des ruines, elles attendaient qu'on les fit disparaître à leur tour, mais elles n'attendirent pas longtemps : une fée magique les toucha de sa baguette, et les voilà transformées en trône, en estrades, en gradins, en décorations de toutes sortes, pour donner une magnificence nouvelle à cette partie du Palais destinée à la distribution des récompenses accordées aux exposants.

C'est le 15 qu'a eu lieu cette cérémonie. Présidée par Leurs Majestés Impériales, elle ne pouvait manquer d'attirer un grand nombre d'intéressés et de curieux; aussi, dès sept heures du matin, les abords du Palais étaient-ils encombrés par une foule immense, désireuse de pénétrer dans le sanctuaire. Après la réception d'usage, et le discours prononcé par l'auguste Président de la commission, l'Empereur lui a adressé quelques paroles de félicitations et de remerciements pour le soin et l'impartialité avec lesquels elle s'est acquittée de sa mission.

Des vivats partis de tous les points de la salle ont répondu à ces paroles, et la distribution des croix et des médailles aux lauréats exposants a commencé.

Le lendemain, un concert sans pareil dans les fastes de l'histoire musicale était donné dans ce même Palais. Mais je t'entends d'ici me crier : « C'est bien, » merci... Je suis aise de savoir comment l'Exposition a rendu son dernier soupir... quelles oraisons funèbres ont été prononcées sur sa tombe... mais nos travaux ? tes regrets pour cette reine défunte te les ont-ils fait oublier ? — Rassure-toi, mon amie, j'arrive avec un bagage plus riche que jamais... Re-

garde plutôt... n'est-ce pas merveille que cette petite planche où sont représentés des ouvrages dont je te donnerai plus loin l'explication ? Avec quelle exactitude leurs effets sont rendus ! Tu ne craindras plus d'entreprendre sur mes conseils les petits ouvrages que je t'indique, puisque tu les vois ici tels qu'ils seront quand ta patience et tes petits doigts, aidés de ton crochet, les auront exécutés. — Courage donc, tu vois que je m'ingénie à te rendre ta tâche facile ; aide la mienne en lisant avec attention les explications que je vais te donner.

PLANCHE DE BRODERIE.

1, QUART D'UN MOUCHOIR. Prends un carré de batiste assez grand pour former un ourlet un peu plus haut que la hauteur de la guirlande. — Pose ton dessin sur cet ourlet à deux centimètres du bord, et brode-le au feston ou au plumetis, comme tu voudras. — Ton travail terminé, découpe la double batiste à l'intérieur de ton mouchoir et ne laisse mat que le cœur des feuilles. — Pour les bouquets formant coins et entrecoins, brode-les également sur une double batiste, que tu découperas comme la guirlande.

2, VOICI LE DESSIN ARABESQUE que tu m'as demandé pour ornement de manteau, collet d'enfant, robe de chambre de femme ou d'homme. — Tu peux le broder en soutache ou en velours zéro, à ton choix.

3, COL à broder sur mousseline suisse avec du coton n° 10 ou 11. Les pois du fond du col, ou plutôt les grains de raisin, ainsi que les grappes de la guirlande, devront être entourés d'un mince cordonnet. Tu feras en point de plume les feuilles de vigne, en point de sable les feuilles de rosier et en cordonnet mat les tiges qui les supportent. Quant aux arabesques, le milieu en est marqué par un point d'échelle, de chaque côté court parallèlement un cordonnet mat.

4 et 5, GARNITURE ET ENTRE-DEUX assortis au col, destinés à faire des manches pareilles, pour la forme, à celles que je t'ai décrites le mois dernier dans les n°s 2 et 3.

6, Écusson pour mouchoir, composé de pois, de petites fleurs à broder au plumetis, de cordonnets mats, de festons feuille de rose; le nom *Antoinette* peut se faire au plumetis ou au feston ordinaire, mais si tu me permets un conseil, je t'engage à préférer le plumetis.

7, *L. V.*, plumetis.

8, *P. L.*, feston feuille de rose double.

9, *L. T.*, plumetis et œillets ou pois.

10, *E. B.*, plumetis.

11, *V. R.*, plumetis simple.

12, *Bertha*, plumetis.

13, *Delphine*, plumetis.

14, *L. L.*, plumetis et œillets fins.

15, *A. T.*, cordonnet mat et œillets.

16, *M. R.*, enlacées, plumetis.

17, *F. E.*, enlacées, plumetis.

Ici finit la petite édition.

J'espère que la planche est bien au complet, cette fois; pas un petit coin qui n'ait été rempli... Mouchoir, écusson, chiffres, col, manches, dessin pour soutache, tout y a trouvé sa place.

18, 19, 20, ROND, PASSE et BARBE d'un bonnet à broder en application sur tulle crêpe ou sur tulle de Bruxelles.

Je te recommande de varier les jours marqués par le petit pointillé. Ils sont le luxe de ce genre de travail. — Comme tu ne peux faire ce bonnet que pour ta mère ou pour une de ses amies, je t'engage à l'orner de rubans de taffetas ou de velours. — Le velours! quel abus on en fait sur les chapeaux, les basquines, les cols de tulle, les manches bouillonnées, les corsages de robe, les volants! Aussi, je crains que de sa faveur exagérée ne naisse sa chute; c'est la marche ordinaire des choses de ce monde, où la maxime du sage : *Use de tout, mais n'abuse de rien*, est rarement mise en pratique.

21, Écusson pour mouchoir, renfermant les lettres L. F. — Les chiffres se font au point de rose avec œillets ou pois. — Tu dois broder l'écusson au plumetis, ou feston feuille de rose et en œillets ombrés.

22, G. L., enlacées, plumetis et œillets ou pois.

23 et 24, S. B., plumetis simple.

25, M. V., plumetis.

26, Désirée, plumetis.

27, Constance, plumetis ou feuille de rose.

28, C. B., enlacées, plumetis ou feston feuille de rose.

29, F. L., cordonnet mat et plumetis.

30, D. N., feston feuille de rose et cordonnet mat.

Retourne la planche.

31, 32, 33, Devant, dos et manche d'une basquine que tu peux broder ou sur velours en soutache ou sur drap en velours zéro. Pour te servir du dessin que je t'envoie, tu devras le décalquer sur l'étoffe que tu auras choisie. Ta broderie terminée, tu doubleras ta basquine d'une soie légèrement ourlée ou d'une peluche frisée, ce qui serait mieux encore.

Ce vêtement est très-joli, surtout très à la mode. L'année dernière il n'était adopté qu'au coin du feu, dans les jours de fortes gelées; aujourd'hui il se promène triomphalement sur nos boulevards.

Le patron et le dessin de cette basquine tenant à peu près toute la planche, je ne puis t'envoyer les modèles de chapeau et de capuchon que je t'ai promis. Mais rassure toi : le Numéro de janvier paraît dans la seconde quinzaine de décembre, ce n'est donc que quelques jours de retard, d'autant moins préjudiciables, qu'un chapeau habillé et un capuchon ne te sont guère utiles avant cette époque. Tu trouveras peut-être que je tranche la question tout à mon aise; mais je juge d'après Paris, et il me semble que, grâce aux chemins de fer, la province et Paris sont tout un pour les us et coutumes.

34. Me voici arrivée à la partie des ouvrages de fantaisie. Je commence par les basquines.

— Ah! des basquines... toujours des basquines! J'en ai vu en velours, en drap, ornées les unes et les autres de broderies, de soutaches, de galons et de velours zéro; les plus jolies étaient portées par deux jeunes filles. Elles étaient en drap gris taupe, ornées d'un dessin arabe, soutaché en noir et en gris de diverses nuances, et fermées sur le devant par de petits boutons d'acier. Les manches, demi-collantes, avaient des revers mousquetaires. Ces jeunes filles portaient avec ces basquines un col carré en batiste, à dessins gothiques, garni d'une petite valenciennes très-fine, posée à plat. Des bouillonnés en batiste de la même

broderie que le col sortaient des manches de leurs basquines. Ces bouillonnés étaient séparés au milieu par un bracelet en velours noir ayant un petit nœud à bouts flottants en dehors du bras. Un bracelet semblable était placé sur le poignet qui terminait la manche de batiste. Des jupes de popeline grise jaspée noir et rose, garnies de petits nœuds en velours disposés en tablier, complétaient l'ensemble de leur toilette aussi simple que distinguée. J'ai vu encore des basquines en drap noir dont les ornements consistaient en une triple rangée de tout petits boutons grelots posés autour des basques, des manches, et formant brandebourgs sur la poitrine; d'autres basquines, au lieu de grelots, avaient des petits boutons un peu bombés, placés en double rang.

— Et des paletots, n'en aurais-tu pas vu? demandai-je à Florence.

— Hélas! oui, ma chère Jeanne, j'ai vu des paletots! Quand devant moi marche une dame attifée de ce vêtement, et coiffée d'un gracieux chapeau, je suis toujours tentée de l'aborder en lui disant : « Excusez-moi, madame, mais peut-être, seriez-vous bien aise de savoir que, par erreur sans doute, vous avez pris le pardessus de votre mari pour le vôtre? »

— La réponse la plus polie qu'elle puisse te faire, ma chère Florence, serait : « JE SUIS À LA MODE. » Et tu en serais pour tes frais...

— Oui, comme l'a été plusieurs fois ma mère, en prévenant des dames que leur cachemire balayait les boulevards. Pour ma part, si pareille chose m'arrivait, je serais bien aise qu'une personne officieuse m'en prévint, et au lieu de prendre un air fâché, je la remercierais par un salut aimable et une bonne parole.

— Je ferais comme toi, ma Florence; car tout service vaut au moins un remerciement. Voyons, tâchons de mériter ceux de notre amie, et mettons-la au courant de toutes les modes. Décrivons-lui les paletots, puisque paletots on porte. Ces paletots, qui marquent légèrement la cambrure de la taille, sont amplement taillés vers le bas; les manches, demi-larges, ont une coupe un peu vénitienne. Le devant du paletot se croise sur le côté, où il est fixé par une rangée de gros boutons partant du cou jusqu'à la ceinture; ces boutons sont arrêtés simplement dans des boutonnières. Deux petites poches à parement sont placées de chaque côté de la ceinture. Le collet est petit, rabattu et arrondi sur le devant. — D'autres plus négligés sont en flanelle frisée grise de différents tons. Tout autour se trouve une large bande de moire dans les mêmes teintes. Beaucoup de ces paletots se font en flanelle, dite peau d'agneau, ou drap édreon, couleur marron, scabieuse, et même d'un brun encore plus foncé que ces deux nuances. Ils sont garnis d'une peluche frisée de la même couleur. D'autres...

— Pardonne-moi de t'interrompre, Jeanne; mais il me semble que notre amie doit être suffisamment édifiée sur les divers genres de ce vêtement. Dis-moi, qu'est-ce que j'aperçois là-bas sur la table?..

— C'est la gravure de modes de ce numéro.

La jeune fille assise porte une robe en drap de Tunis; sur la jupe une garniture en tablier est formée par des rubans de velours posés à plat, ayant au milieu et aux extrémités des nœuds à bouts composés par le même ruban de velours. Cette garniture remonte en éventail sur le devant du corsage et des basques; autour de ces basques découpées en festons se trouve le même ruban de velours accompagné d'un nœud à

chaque échancrure; deux bouillonnés, traversés de velours et terminés par des nœuds, composent les manches; dans le haut, un petit jockey, indiquant une légère pointe, retombe sur le premier bouillonné. Un col broché, brodé au plumetis, et des manches à double bouillon, en mousseline unie, fermées par un entre-deux broché, complètent cette toilette, aussi jeune que distinguée.

Quant à la coiffure, les cheveux, disposés très à plat et en arrière du front, viennent derrière l'oreille former des bandeaux roulés, d'où s'échappe une tresse descendant très-bas sur la nuque. Cette coiffure est, à mon avis, très-commode à faire, dénuée de prétention, et va fort bien à de jeunes et frais visages.

La toilette de l'autre jeune fille se compose d'une robe en taffetas de Nice; sur la jupe trois volants ont une disposition formée par un quadrille de velours; sur le dos et sur le devant du corsage, le même quadrille est accompagné de bretelles en velours, terminées au bas de la taille par un nœud n'ayant qu'un seul bout; le volant des manches pagodes est aussi orné au bas et à la tête du même quadrille en plus petites proportions que celles des volants. — Le col et les manches pagodes sont en fil guipure de Venise. Les cheveux, disposés un peu en racines droites, ont des bandeaux bouffants, séparés par une natte qui se perd sous les cheveux de derrière.

« Passons maintenant à l'explication de nos petits ouvrages. D'abord à ceux de notre planche jaune. Vois, Florence, le n° 34...

— Le voilà.

— Ce croquis te représente une chaufferette à esprit-de-vin.

— Une chaufferette?... Ah! quelle idée!... Il n'y a que toi, ma chère, pour imaginer pareille chose... Une chaufferette en?...

— Achève, en tapisserie, ou, si tu le préfères, en casimir brodé ou soutaché, ou tout simplement en crochet de laine tendu sur un transparent de couleur.

— Mais c'est une charmante invention, Jeanne; vite, dis-moi comment je dois m'y prendre, je veux en faire une pour les étrennes de ma grand'mère.

— Voici. Sur un canevas fait de 25 centimètres de long et 19 de large, tu brodes une guirlande de fleurs sur fond vert d'eau, bleu Suède, ou toute autre couleur à ton choix. Ta tapisserie terminée, tu la fixes sur le dessus de ta chaufferette au moyen de petits clous dorés, et d'une crête en passementerie que tu interposes entre ta tapisserie et tes clous. Tu vois que cet ouvrage n'est ni long à faire ni difficile à monter.

35, ROULEAU DE SERVIETTE tout monté.

36, DESSIN, pour faire ce rouleau, que tu dois broder au passé sur velours ou sur drap noir, même sur de la peau; sur velours violet avec broderie de soie verte ombrée, ou chenille blanche, il serait très-joli et plus gracieux à offrir; mais pour toi je t'engagerais à le broder couleur sur couleur: le chiffre serait en fil d'or ou d'argent, selon que l'exigerait l'harmonie des couleurs; comme longueur, il faut seize centimètres. Quant à la monture, rien de plus simple; la broderie une fois terminée, tu la gommés à l'envers au moyen d'un petit pinceau, afin de donner de la fermeté et du relief à ton ouvrage; puis tu joins les deux extrémités par un point de surjet dissimulé le mieux possible. Tu places ensuite ta broderie sur un carton un

peu fort de même dimension, doublé d'un papier doré, et tu enchâsses les deux bords dans un cercle doré que tu trouveras à la *Religieuse*, au prix de 2 fr. 25 c. Ces rouleaux se font aussi en perles.

37, PORTE-MONTRE que l'on fait sur carcasse avec fleurs en chenille. Celui dont j'ai pris le modèle chez madame Marie Soudant est ainsi composé: le montant est en chenille verte, le fond du rond où l'on pose la montre en satin blanc légèrement ouaté et piqué. Les fleurs sont rouges avec pistils jaunes, et le feuillage est vert ombré. Pour faire ces fleurs, tu te sers de chenille laitonnée que tu tournes cinq ou six fois, selon le nombre de pétales que comportent les fleurs que tu veux imiter. Les pistils s'achètent; la carcasse de ce porte-montre s'achète aussi, et coûte de 1 fr. 50 c. à 2 fr., selon la grandeur.

38, COUVEUSE. Cet ouvrage, qui est destiné à contenir les œufs à la coque, peut se faire indifféremment en coton blanc ou en ficelle. Pour emploi journalier, la ficelle serait préférable. Choisis, dans tes dessins de crochet, un rond ayant à peu près vingt-trois centimètres de diamètre; si tu n'en avais point, ne te désolais pas, notre planche double de crochets bleus de février en contiendra; si, au contraire, tu en possèdes un, le plus simple du monde, reproduis-le avec du fil d'Irlande blanc, ou avec de la ficelle fine; lorsque le rond sera fini, tu devras l'entourer ou d'une dentelle au crochet faisant la coquille, ou d'une petite frange en coton ou en ficelle de six à huit centimètres; une ruche de ruban serait très-jolie, mais dans ce cas tu ne la placerais qu'après avoir monté ta couveuse. Pour cela, voici ce que tu dois faire: coupe en percale blanche deux ronds semblables à celui de ton crochet; ces deux ronds, ouate-les et pique-les à tout petits carreaux; recouvre-les ensuite de percaline rose ou bleue (le rose fait mieux), et joins-les l'un à l'autre par un point de surjet qui se trouve forcément à l'endroit, ne laissant que l'ouverture nécessaire pour introduire les œufs, c'est-à-dire vingt centimètres à peu près. Ceci forme un sac blanc à l'intérieur et rose au dehors. Sur l'un des côtés de ton sac, celui que tu destines à être le dessus, fixe ton travail par quelques points imperceptibles et que tu puisses facilement défaire quand ton crochet aura besoin d'être lavé; ajoute ensuite ta ruche de ruban n° 3, si tu l'as préférée aux deux autres garnitures que je t'ai indiquées.

39, DESSOUS DE LAMPE en fleurs de sorbier. Ce dessous de lampe est fait sur carcasse; le plateau est recouvert en dessous d'une percaline verte, et dessus, c'est-à-dire à l'intérieur, de satin vert légèrement ouaté; l'entourage est formé par des feuilles en laine verte ombrée, interrompues de distance en distance, ou plutôt alternées avec des grappes de fleurs de sorbier; fleurs que tu ne peux faire toi-même. Pour ce charmant ouvrage, il te faut donc acheter toutes les fournitures, qui reviennent à douze francs.

40, BALAI DE CHEMINÉE que devait accompagner un dessin de soufflet. Mais ce dessin n'a pu trouver place sur cette planche, je te le donnerai le mois prochain. En attendant, si tu veux faire ce petit balai, tout le travail consiste à orner d'une tapisserie faite sur canevas de soie ou d'une broderie en soutache sur velours, assortie à la couleur du meuble de l'appartement, la partie comprise entre le manche et les crins. Tu fixeras ton travail au balai, au moyen de petits clous dorés.

— Ouf!... c'est fini, et je me sauve. .

Seule, ma chère amie, je vais t'expliquer notre nouvelle planche, vrai bijou, surprise aimable de notre directrice, et qui nous prouve une fois de plus toute sa sollicitude pour nous.

C'est encore une œuvre de M. Dupuy, et je suis bien aise de t'apprendre que ce lithographe, dont la collaboration est assurée à notre journal pour dix années encore, vient d'obtenir, au Concours Universel, une des trois médailles d'argent accordées par le jury à cette branche artistique de l'industrie.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE TRAVAUX OR ET SOIE.

Le dessous de lampe placé vers la gauche est en laine au crochet; la laine de Saxe est lamée or et argent. Le fond du plateau est composé d'anneaux recouverts aussi au crochet; l'anneau du milieu a deux centimètres de diamètre, et ceux qui l'entourent un centimètre; ce premier rang de petits anneaux est ensuite cerclé par trois rangs de crochet plein sur ficelle; le second rang, c'est-à-dire celui du milieu, est composé par deux mailles vertes et deux mailles blanches alternées; après cela revient un rang d'anneaux, puis enfin la répétition des trois tours de crochet plein. Quant à l'entourage, il est composé par des feuilles au crochet et par une marguerite en laine; une autre fleur ferait également bien. Pour les feuilles, tu dois les commencer par le milieu, faisant 22 chainettes, autour desquelles tu fais 13 rangs, ayant une petite augmentation aux deux extrémités de la pointe, de façon à former une pointe aussi prononcée que possible; ces trois feuilles, d'égale grandeur, se joignant les unes aux autres, sont de deux verts différents; les deux du bas, lamées argent, sont en vert anglais, et celle du haut, lamée or, en vert myrte. Le dernier rang de crochet doit être fait sur du laitton, ce qui soutient le travail; les nervures de chacune de ces feuilles sont indiquées par de la soie *ovale chine*. Si tu voulais exécuter aussi la fleur au crochet, tu t'y prendrais ainsi que je viens de te l'indiquer pour les feuilles, car les pétales se font de la même manière, mais sans laitton; il en faut sept pour le rang de dessous et six pour celui du dessus; dans le milieu, pour figurer le calice, est un petit plumet en soie *ovale-chine*.

La *TULIPE*, qui se trouve à côté du dessous de lampe peut servir également pour porte-allumettes et pour bouchon de lampe; elle se fait sur une petite carcasse en fil de laitton; sur chaque pétale en fil de laitton, un carton est appliqué; sur ce carton, doublé intérieurement de satin, se trouve collée de la chenille nuancée du blanc au cerise le plus vif. — Le pied est recouvert de chenille verte; sur ce pied retombent des feuilles vertes nuancées. Dans le milieu de la fleur, un crochet sert à transporter ce petit ouvrage, que l'on défraichirait si on posait les doigts sur les pétales en chenille.

Le petit *PANIER ROUGE* se fait en laine au point de marque sur canevas avec mélange d'un *agrément* en paille, c'est-à-dire qu'entre les quatre points de marque tu laisses une distance égale que tu remplis par la paille, retenue de distance en distance par un point en soie qui passe par-dessus la paille. Comme proportion, ce sac doit avoir quarante-huit centimètres de circonférence et treize de hauteur; la jonction de l'ouvrage doit être dissimulée sous une des pailles; ceci fini, tu monteras le panier; pour cela, tu devras couper un carton dans les proportions du travail en canevas, travail que tu reposeras sur le carton une fois joint, puis tu couperas encore avec le même carton,

un ovale de forme un peu allongée, pouvant, comme grandeur, s'adapter au morceau de canevas et de carton. Ce morceau de carton aura été préalablement doublé de soie ou de percaline dans la couleur de la laine; toujours avec la même soie ou percaline, tu tailleras un sac ayant trente-sept centimètres de hauteur et cinquante-huit de largeur; dans le haut du sac, un ourlet de sept centimètres aura dans le bas une coulisse de deux centimètres dans laquelle sera passé un ruban de taffetas n° 3. Tu fixeras ce sac en soie tout à fait au fond du panier par quelques points qui disparaîtront sous une ganse que tu poseras ensuite extérieurement; dans le haut du panier, la frange du tour dissimulera les points.

L'autre panier que tu vois en dessous de celui-ci se fait en fil d'alôès sur bourdon de soie; il a un peu la forme d'une gourde, et tu dois pour les dimensions te laisser diriger par le souvenir de l'objet dont ce panier veut imiter la forme. Le haut est garni d'une ganse de soie, recouverte de crochet et tournant tout autour en forme de boucle rentrant l'une dans l'autre; l'anse est formée par cette même ganse, recouverte de crochet et disposée en tresse à trois bouts.

La petite *CALOTTE GRECQUE* est destinée à servir de bouchon de lampe; elle se fait au crochet en cordonnet cerise sur bourdon d'or. Tu commences par une maille tournant autour en spirale, augmentant d'une maille entre chacune, jusqu'à ce que tu sois arrivée au septième rang; cette dimension doit former le rond de la calotte; après cela tu continues de même la valeur de douze rangs, ce qui doit produire à peu près une hauteur et une largeur de six centimètres de diamètre; arrivée là, tu dois terminer par une petite dentelle, et tu doubles ensuite cette calotte, tout comme si c'était une vraie calotte, avec de la soie rouge; un gland or et rouge la complète.

Tous ces charmants ouvrages, comme bien tu penses, seront délicieux pour cadeaux de jour de l'an; c'est à ce titre, du reste, que nous te les offrons, et que madame Marie Soudant les a composés. Cette petite corbeille turque, servant pour les jetons, est, à mon avis, une des plus jolies choses de cette planche; elle se fait au crochet sur de la ficelle, avec de la laine ordinaire mélangée de laine lamée.

Commence par faire 11 mailles avec la laine noire lamée, puis tourne autour en faisant 47 mailles, après 1 maille laine blanche lamée, 1 noire lamée, 1 bleue, 1 noire, 1 blanche, 1 noire, 1 jaune, 1 noire, 1 blanche; recommence jusqu'à la fin de ce rang, qui forme, on peut dire, le premier rang.

2^e RANG. — Pareil au précédent, mettant toujours les couleurs les unes sur les autres

3^e RANG. — 2 mailles blanches, 1 noire, 2 bleues, 1 noire, 2 blanches, 1 noire, 2 jaunes, 1 noire, 2 blanches; recommence. Ces doubles mailles doivent être prises dans les mailles simples précédentes.

4^e RANG. — 1 maille blanche dans la première blanche précédente, 1 maille bleue dans la même maille, 1 maille blanche sur la deuxième précédente, 1 maille noire dans la précédente, 1 bleue sur la première précédente bleue, 1 jaune dans la même maille, 1 bleue sur la deuxième précédente, 1 noire, 1 blanche sur la première blanche précédente, 1 bleue dans la même, 1 blanche sur la deuxième blanche précédente, 1 noire, 1 jaune sur la dernière, 1 blanche dans la même, 1 jaune, 1 noire.

5^e RANG. — 3 mailles blanches, mettant la première

sur la première des précédentes, 1 noire, 3 bleues, 1 noire, 3 blanches, 1 noire, 3 jaunes, 1 noire, et continue par 3 blanches.

6^e RANG. — 4 blanches sur les 3 précédentes, 1 noire sur la noire précédente, 4 bleues sur les 3 précédentes, 4 blanches sur les 3 précédentes, 1 noire sur la précédente, 4 jaunes sur les 3 précédentes, 1 noire; continue par 4 blanches.

7^e RANG. — 1 maille blanche sur la première précédente, 2 rouges dans les deux suivantes, 1 blanche sur la quatrième blanche précédente, 1 noire sur la précédente, 1 bleue sur la première bleue précédente, 2 jaunes sur les deux suivantes, 1 bleue sur la quatrième bleue précédente, 1 noire, 1 blanche sur la première blanche précédente, 2 rouges ou grosseille sur les suivantes, 1 blanche sur la 4^e blanche précédente, 1 noire sur la précédente, 1 jaune sur la première précédente, 2 bleues sur les suivantes, 1 jaune sur la dernière précédente, 1 noire; continue par 1 blanche sur la dernière précédente.

8^e RANG. — 4 blanches, mettant la première sur la première blanche précédente, et la dernière sur la quatrième blanche précédente, 1 noire, 4 bleues sur les bleues précédentes, 1 noire, 4 blanches sur les précédentes, 1 noire, 4 jaunes sur les jaunes précédentes, 1 noire, 4 blanches, ainsi de suite.

9^e RANG. — 5 blanches sur les 4 précédentes, 1 noire, 5 bleues sur les 4 précédentes, 1 noire, 5 blanches sur les précédentes, 1 noire, 5 jaunes sur les précédentes, 1 noire, 5 blanches, etc.

10^e RANG. — 1 blanche sur la première précédente, 2 bleues sur les suivantes, 2 blanches sur les deux dernières précédentes, 1 noire, 1 bleue sur la première précédente, 2 rouges sur les suivantes, 2 bleues sur les 2 bleues précédentes, 1 noire, 1 blanche sur la première précédente, 2 bleues sur les suivantes, 2 blanches sur les 2 dernières, 1 noire, 1 jaune sur la première précédente, 2 rouges, 2 jaunes sur les 2 dernières précédentes, 1 noire, 1 blanche; continue.

11^e RANG. — 2 blanches, mettant la première sur la première précédente, 2 noirs sur les 2 suivantes, 1 blanche sur la dernière précédente, 1 noire, 2 bleues, mettant la première sur la première précédente, 2 jaunes sur les suivantes, 1 bleue sur la dernière bleue précédente, 1 noire, 2 blanches, 2 noirs, 1 blanche, 1 noire, 2 jaunes, 2 blanches, 2 jaunes, 1 noire; continue par 2 blanches.

12^e RANG. — 1 blanche sur la première précédente, 3 rouges, 1 blanche, une noire sur celle du rang précédent, 1 bleue sur la première précédente, 3 noirs sur les suivantes, 1 bleue, 1 noire, 1 blanche, 3 rouges, 1 blanche, 1 noire, 1 jaune sur la première du précédent, 3 bleues dans les suivantes, 1 jaune, 1 noire; continue par 1 blanche.

13^e RANG. — 3 blanches, mettant la première sur la première précédente, 2 jaunes sur les suivantes, 1 noire, 3 bleues, 2 blanches, 1 noire, 3 blanches, 2 jaunes, 1 noire, 3 jaunes, 3 noirs; continue par 3 blanches.

14^e RANG. — 5 blanches, mettant la première sur la deuxième blanche précédente, et la cinquième sur la noire précédente, puis 1 noire, 5 bleues, la première dans la deuxième du précédent, 1 noire sur la première blanche précédente, 5 blanches, 1 noire sur la première jaune précédente, 5 jaunes, 1 noire, et continue par 5 blanches.

15^e RANG. — 6 blanches dans les 5 précédentes, 1

noire sur la première bleue précédente, 6 bleues dans les 5 précédentes, 1 noire sur la première blanche précédente, 6 blanches dans les 5 précédentes, 1 noire, 6 jaunes, 1 noire; continue par 6 blanches.

16^e RANG. — 2 blanches, mettant la première sur la deuxième précédente, 2 rouges sur les suivantes, 2 blanches, mettant la deuxième sur la noire précédente, 1 noire, 2 bleues, 2 rouges, 2 bleues, 1 noire sur la première blanche précédente, 2 blanches, 2 rouges sur les suivantes, 2 blanches, 1 noire sur la première jaune précédente, 2 jaunes, 2 rouges, 2 jaunes, 1 noire, et continue par 2 blanches.

17^e RANG. — 2 blanches, mettant la première sur la deuxième blanche précédente, 2 bleues, 2 blanches, 1 noire sur la première bleue précédente, 2 bleues, 2 jaunes, 2 bleues, 1 noire sur la première blanche précédente, 2 blanches, 2 bleues, 2 blanches, 1 noire sur la première jaune précédente, 2 jaunes, 2 noirs, 2 jaunes, 1 noire; continue par 2 blanches.

18^e RANG. — 6 blanches, la première sur la deuxième blanche, 1 noire sur la première bleue précédente, 6 bleues, mettant la première sur la deuxième maille bleue, 1 noire, la mettant sur la première jaune, 6 jaunes, 1 noire, et continue.

Le haut est ensuite entouré d'un petit feston, dont les couleurs correspondent à celles des raies, qui doivent être au nombre de 6 jaunes, 6 bleues et 12 blanches.

Cet ouvrage est d'une exécution des plus faciles; il forme un charmant petit souvenir.

Parmi ces gracieuses fantaisies, nous trouvons encore un dessous de flacon et un porte-allumettes; le dessous de flacon se fait aussi au crochet sur ficelle avec de la laine lamée gros bleu et marron dégradé, le plateau a quatorze centimètres de diamètre, plus la frange du tour qui se fait sur moule et que l'on peigne ensuite; sur cette frange on place une chaîne de feuilles de lierre faites au crochet.

Le porte-allumettes est également composé de crochet, et se fait en cordonnet cerise sur bourdon d'or. Tu le commences ainsi que je t'ai expliqué pour le bouchon de lampe, tu augmentes les mailles jusqu'à ce que tu aies une largeur de sept centimètres de diamètre; arrivée là, tu replies l'ouvrage, et tu fais dix-huit rangs égaux, ce qui produit en plus grand l'effet du petit bonnet grec; ces dix-huit rangs terminés, tu fais le fond, ou *dossier* si mieux tu aimes, enfin ce qui doit appuyer contre le mur. Ce dossier doit avoir dans le milieu, c'est-à-dire à l'endroit le plus large, dix-sept centimètres, et dans le haut cinq centimètres; tout autour il faut faire au crochet un petit feston coquille. Dans la longueur du dossier, à l'extérieur, tu placeras un laiton très-ferme, recouvert de chenille, pour maintenir sa solidité.

Voilà, j'espère, ma chère amie, de quoi utiliser ton temps, même tes nuits, si ta générosité te conseillait de les passer à préparer des étrennes à tes parents, amies et connaissances. Quant à moi, je ne saurais que t'engager à bien employer tes journées et à bien dormir la nuit, chaque chose devant être faite en son temps.

Quant au rébus de ce mois, tu en trouveras l'explication à la fin de la table de cette année; voici celui de novembre : *Qui peu sème, peu récolte*.

Je désire, ma chère amie, que mon adieu de ce jour ne soit qu'un prochain au revoir. Et pour qu'il en soit ainsi, dispense-nous de pompeuses promesses,

nous avons la conscience d'avoir fait tout ce qu'il nous était possible de faire pour te rendre le Journal *utile et agréable*; si tu trouves que nos efforts ont été couronnés de quelque succès, nous espérons que tu voudras bien voir dans notre passé une garantie suffisante pour l'avenir, sans que nous devions avoir recours au charlatanisme.

Une mère de famille, une femme de talent, madame Garnon du Pasquier, vient d'ouvrir un cours de dessin et de peinture à l'usage des jeunes personnes. Nous croyons pouvoir recommander son cours, dirigé par elle et professé par son mari.

ÉPHÉMÉRIDES.

4 décembre 1642. — Mort du cardinal de Richelieu.

Richelieu, protégé par la reine-mère, Marie de Médicis, aspirait au gouvernement, et dès l'année 1622, il devint tout-puissant, et gouverna sous le nom de Louis XIII, avec une autorité souveraine. Il suivit en Europe la ligne politique de Henri IV, qui était surtout l'abaissement de la maison d'Autriche; à l'intérieur, il réprima les calvinistes, et écrasa les grandes maisons dont la richesse et la grandeur pouvaient (les Guise et les Rohan l'avaient démontré) devenir dangereuses pour la couronne. Sa vie se passa à poursuivre ces trois projets, et ni les conspirations ni les intrigues ne ralentirent sa persévérance. La plus brillante entreprise de son ministère fut la prise de la Rochelle. Il commanda lui-même les troupes avec l'habileté et la valeur d'un grand général; il ferma le port aux Anglais par une digue merveilleuse, construite au milieu de l'Océan, et après onze mois de résistance, il eut la gloire de faire entrer Louis XIII dans la ville soumise. La guerre de Savoie, dans laquelle Louis XIII déploya une héroïque valeur, fut non moins favorable aux plans politiques du premier ministre. Il triompha à l'intérieur de tous ses ennemis; les der-

niers, Cinq-Mars et le malheureux de Thou venaient de périr sur l'échafaud, lorsque le cardinal fut frappé à son tour par la mort. Il mourut à l'âge de cinquante-huit ans.

En résumé, quoique Richelieu ait beaucoup contribué à préparer le grand règne de Louis XIV, il est triste pour l'humanité qu'il faille des hommes de sa trempe pour faire triompher l'ordre dans la société. Tout en voulant rétablir l'autorité royale, Richelieu cédait secrètement à l'orgueil ordinaire des parvenus; et ne laissait pas d'éprouver une grande satisfaction en foulant aux pieds des hommes que la fortune avait fait naître dans un rang plus élevé que le sien. Il y a une vérité qu'il ne faut jamais perdre de vue: c'est qu'on peut posséder une haute intelligence et des talents supérieurs sans avoir ni cœur ni âme, et qu'on peut être un grand politique sans être un grand homme.

On sait que Richelieu a beaucoup encouragé les lettres françaises; il est le fondateur de l'Académie et c'est à lui aussi que la ville de Paris doit le Palais Royal.

MOSAÏQUE.

Le bon sens et même la bienséance veulent que les manières changent avec les âges. La puérilité dans un vieillard est aussi ridicule que dans un enfant la prétention à des manières accomplies.

VARRON.

Définition de ce que l'on appelle généralement un bon marché: l'achat d'une mauvaise marchandise dont on n'a que faire, parce qu'elle coûte moins cher qu'une bonne dont on a besoin.

STERNE.

RÉBUS.

